

**MASSABIE Marcel Frédéric Etienne**



**21 ans**

**Cultivateur**

**Soldat au 23° RI**

**MPLF Le 30 juillet 1916**

**à Hem - Bois de la Pépinière (Somme)**



**Médaille Commémorative Française de la Grande Guerre**

**Médaille de la Victoire**



**NN Biaches - Somme, tombe individuelle n° 892**

**Le soldat** : Incorporé au 14<sup>e</sup> Régiment d'infanterie le 19 décembre 1914, réformé temporairement le 9 juillet 1915 pour faiblesse et bacillose non imputable au service. Incorporé au 14<sup>e</sup> RI le 19 octobre 1915. Passé au 23<sup>e</sup> Régiment d'infanterie le 20 janvier 1916. Disparu le 30 juillet 1916 au Bois de la Pépinière - Somme. Trouvé le 4 juillet 1917 sur le territoire de Hem. Inhumé dans la NN de Biaches.

**Sa famille** : Né à Luzech, à Caïx, le 25 août 1895, fils de Frédéric Prosper Massabié et Joséphine dite Delphine Marmié, propriétaires cultivateurs, domiciliés à Caïx. Il avait les cheveux châtain foncé, les yeux bleu clair, le menton à fossette, le visage ovale, le nez busqué et mesurait 1m76. Il était célibataire.

**Le 30 juillet 1916 au 23° RI** .....Le terrain séparant la position de départ de l'objectif est très accidenté. Il est impossible de l'embrasser tout entier de n'importe quel point du secteur et même des secteurs voisins. Le jour de l'attaque un brouillard très dense (on ne voyait pas à 30 mètres) noyait tout le ravin et les plateaux avoisinants dissimulant les obstacles, les passages, les objectifs, transformant le combat, en somme, en véritable combat de nuit.

A 5h 45, depuis une demi-heure déjà, les Allemands ont déclenché un feu intense d'artillerie qui couche de nombreux cadavres.



Extrait de l'historique du 14<sup>e</sup> R.I.  
Imprimerie et librairie Privat  
Toulouse – 1920  
Numérisation P. Chagnoux

## 14<sup>e</sup> REGIMENT D'INFANTERIE

### HISTORIQUE

1914-1918

## 1914

Le 14<sup>e</sup> Régiment d'infanterie est au camp de Caylus en pleine période d'instruction au moment où, fin juillet 1914, commencent à circuler les premiers bruits de guerre.

Mais déjà nous avons été alerté si souvent, l'Allemagne nous a tant de fois provoqués depuis 1870, que personne ne croit au danger proche.

Et l'entraînement continue avec calme, sans énervement. Du moins, si cette fois-ci est la bonne, le Régiment sera prêt !

Il l'est et le prouve bien au cours de ces trois étapes si dures de trente-cinq à quarante kilomètres chacune qu'il fait pour regagner Toulouse, les menaces de l'Allemagne devenant plus sérieuses.

Et puis, c'est l'attente anxieuse, les journées démobilisation si pleines d'une émotion intense, l'arrivée des réservistes qu'accompagnent la mère, la sœur ou la femme vaillantes, c'est la guerre enfin !

Le 14<sup>e</sup> Régiment d'infanterie, sous les ordres du Colonel SAVATIER, quitte Toulouse le 6 août 1914, pour être transporté par voie ferrée sur la base de concentration.

Le général ALBY qui commande la division tient à réunir les officiers au moment du départ pour les féliciter du tour de force de cette mobilisation qui s'est admirablement faite, leur rappeler qu'au siècle dernier les soldats de NAPOLÉON ont foulé pendant plus de quinze ans le sol germain, nous léguant une tradition de gloire, leur dire, enfin, tous les espoirs que nous devons avoir en la revanche.

Le régiment débarque le 8 août à Valmy. Valmy !

Un ciel gris et bas, une petite gare, quelques maisons de triste apparence, des chemins boueux, des champs pauvres, mais là-bas, à quelques centaines de mètres sur le plateau célèbre, KELLERMANN se dresse superbe d'enthousiasme et semble mener encore ses soldats à la victoire.

Officiers et soldats ont compris : les premiers, l'exemple qu'ils se doivent de donner à leurs hommes ; les soldats, qu'ils feront entièrement confiance à leurs chefs ; tous, qu'ils se donneront sans marchander.

Ce jour-là, 8 août, le régiment cantonne à Courtemont.

Les journées qui suivent vont être employées à la concentration du 17<sup>e</sup> Corps d'armée dans la région d'Apremont et le 13, la marche reprend vers le Nord avec cantonnements successifs à Landres, Nouart, Beauclair.

Nous traversons la Meuse à Souilly, le 16 août, pour cantonner le soir à Vaux, où nous resterons jusqu'au 21.

La frontière belge est là à quelques kilomètres et les hommes ont hâte de la franchir : il semble à tous que chaque jour de repos est perdu pour la poussée que l'on souhaite tant, dont on rêve.

A minuit et demi, le 21 août, le 14<sup>e</sup> est alerté, reprend la marche pour passer la frontière vers 13 heures.

Chacun cueille une petite et délicate fleur de France.

Hélas, c'était si tôt que nous devions prendre le chemin de la retraite !...

Sous une pluie furieuse de rage, le régiment arrive à Lambermont, petit village belge, où il cantonne pour en repartir le 22 août par alerte à 2 h.30, former l'avant-garde de la 67<sup>e</sup> Brigade et se porter sur Jehonville.

## BELGIQUE ET LA RETRAITE

22 août !

L'ennemi est proche : on le signale dans les bois N. de Jehonville. C'est la bataille enfin, notre baptême du feu !

A 14 heures, la 1<sup>re</sup> compagnie (capitaine RAFFY) et la section de mitrailleuse du lieutenant DUBUC débouchent de la lisière nord des bois, qu'elle trouve inoccupée, se portent sur la crête 453 (un kilomètre sud d'Anloy) où elles surprennent en formation de marche un bataillon allemand.

Le combat s'engage et l'ennemi subit tout d'abord de grosses pertes, mais renforcé, il occupe aussitôt la lisière sud du village solidement fortifiée par des tranchées couvertes et protégées d'un réseau de fil de fer de trente à quarante mètres de profondeur.

Le feu soigneusement repéré à l'avance, d'un ennemi invisible, nous cause des pertes sérieuses.

D'ailleurs l'artillerie allemande a pris position à très courte distance et nous recevons vers 15 h.20 les premiers obus de la journée.

Successivement chez nous vont se fondre les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons avec leurs sections de mitrailleuses.

La 9<sup>e</sup> compagnie (capitaine LAUZERTE) et un peloton de la 10<sup>e</sup> compagnie (capitaine BAUGER) non soutenus par notre artillerie qui n'a pu prendre position : hachés par le tir excessivement meurtrier d'un ennemi qui déjà se terre, nos fantassins, admirables d'élan et brillamment entraînés par leurs chefs héroïques, n'en tentent pas moins crânement, follement, plusieurs assauts, qui tous restent sans résultat.

A notre droite, à notre gauche, les attaques ont également échoué. Et vers 16 h.20 le mouvement de repli commence.

Il nous faut abandonner un champ de bataille d'où l'ennemi n'a pas pu nous chasser et qu'il ne s'aventure à parcourir qu'à la nuit.

L'ordre de retraite parvient au colonel SAVATIER.

C'est la marche vers l'arrière qui commence, triste au possible.

Pendant des heures, dans cette nuit affreuse, nous marchons toujours, tandis que les routes sont encombrées d'artillerie, de convois se retirant aussi, et nous arrivons le lendemain vers 15 h.30 à Sacy.

Les troupes sont exténuées.

Elles viennent de parcourir plus de 70 kilomètres dans l'espace de trente-huit heures et ont pris part à un combat qui a duré six heures.

Néanmoins, elles ne sont nullement démoralisées et l'installation au cantonnement se fait dans le plus grand ordre.

Mais alors que nous n'avons pas été battus le 22 août, alors que la plupart d'entre nous n'ont pas vu cet ennemi caché dans son trou d'où il nous mitraillait, nous qui nous battions au grand jour, à la française, alors que nous voulons venger ceux de nos camarades qui ont trouvé une mort glorieuse devant Anloy, la rage au cœur, sans comprendre, il nous faut continuer la retraite.

Le 26 août, l'ennemi passe la Meuse, à notre suite, près de Rouffy. Dans la nuit, le dispositif est pris pour le forcer au repli.

Dès 8 heures, le 27 août, le colonel SAVATIER donne l'ordre d'attaquer sur Telonne. La progression se fait lentement en raison d'un tir très meurtrier de mitrailleuses.

Néanmoins Telonne est pris vers 11 h.10, et nos tirailleurs continuent leur progression atteignant la crête au nord. Mais très éprouvées par un feu continu et efficace de l'ennemi, les troupes épuisées par les fatigues des journées précédentes ne semblent pas capables d'un nouvel effort.

A ce moment, quelques obus lancés par une batterie lourde viennent éclater dans leurs rangs. Ils y produisent un remous qui se traduit bientôt par un mouvement de recul.

Le colonel SAVATIER comprenant le danger fait porter son drapeau sur la ligne.

Le lieutenant porte-drapeau PETIT le déploie, et, malgré les projectiles qui ne cessent de pleuvoir, il le promène à bout de bras sur la crête.

Ce spectacle reconforte les hommes, et aux cris de: « En avant ! » ils viennent reprendre leur place sur la ligne de feu.

Et malgré nos pertes énormes, le mouvement en avant va reprendre, déclenché par le vaillant et calme capitaine PANOUZE qui, suivi de quelques hommes, se précipite sur les tranchées allemandes et les enlève.

Mais le feu de l'artillerie et de l'infanterie allemande creuse dans nos rangs des vides profonds.

Une fois encore, il faudra lâcher le terrain et reculer.

Les troupes se retirent dans les directions d'Angecourt pour recommencer à se battre le lendemain 28 devant Haraucourt.

La pression de l'infanterie ennemie est plus violente encore que la veille, le feu de son artillerie plus meurtrier.

Le combat tourne à notre désavantage, le 14<sup>e</sup> se replie tout en luttant.

## MARNE

Le régiment qui au cours de ces deux journées de durs combats a maintenu l'ennemi, prenant ainsi une part glorieuse à la victoire de la IV<sup>e</sup> Armée, qui parfois l'a contraint à reculer, ne reculant lui-même que sous la poussée de forces supérieures et pour ne lâcher que quelques pieds de terrain, va suivre maintenant le mouvement de retraite générale ordonnée, par La Besace, Attigny, Saint-Hilaire-au-Temple, Dosnon, pour refaire face au Nord le 6, se porter jusqu'à la ferme de la Certine, où il va participer à la victoire de la Marne.

Pendant quatre jours, les débris du 14 vont résister là, sur le champ de bataille de la Certine, à la poussée sans cesse plus violente d'un ennemi qui veut à tout prix forcer nos lignes.

L'ordre du jour du général JOFFRE ne vient-il pas d'être lu, redonnant aux troupes, qui ne se sentent pas battues, l'espoir de la victoire ?...

Le moment n'est plus de regarder en arrière !...

La lutte est chaque jour plus chaude, l'infanterie allemande plus entreprenante, l'artillerie plus active.

Les deux lignes sont distantes de 600 mètres à peine.

Les attaques dessinées de part et d'autre sont impitoyablement fauchées.

L'une des nôtres menée le 7 septembre par la 12<sup>e</sup> compagnie ne réussit, pas plus que les précédentes, à atteindre son objectif, malgré la crânerie des chefs, l'ardeur des soldats.

Les hommes voyant l'impossibilité d'obtenir le résultat cherché viennent reprendre leur place sur la ligne de feu et continuent la lutte à outrance.

Ils tiendront coûte que coûte, comme l'ordre leur en a été donné par le lieutenant-colonel REYNES, qui a pris le commandement du régiment en remplacement du colonel SAVATIER appelé au commandement d'une brigade.

Enfin, vers 16 heures, le 10 septembre, l'ennemi se décroche, bat en retraite. C'est la victoire ; la France éternelle est sauvée!

Et nos troupiers qui luttent et marchent sans cesse depuis quinze jours, qui ne dorment plus, n'ont plus rien à manger depuis longtemps, vont entamer aussitôt d'un cœur vaillant et gai, pleins d'espoirs, cette poursuite qui nous venge.

**Enfin, c'est l'Allemand qui fuit !...**

### CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMEE

Lieutenant-colonel **BASTIEN** (A. - **9 octobre 1914**) :

« Les 7 et 8 septembre, devant La Certine, cote 208, a ramené quatre fois son bataillon à la contre-attaque de forces ennemies supérieures, et, grâce à son énergie et à l'ascendant qu'il exerce sur ses troupes, s'est maintenu sur la position qu'il avait été chargé de défendre à tout prix. »

Sous-lieutenant **VERGNET** (A. - **9 octobre 1914**) :

« A fait preuve des plus belles qualités d'énergie et de bravoure aux différents combats du 22 août au 17 septembre. »

Sous-lieutenant **CANTIÉ** (A. - **9 octobre 1914**) :

« Belles qualités de courage et d'abnégation au combat du 22 août et à celui du 7 septembre, où il a été grièvement blessé. »

Capitaine **OCTOBON** (A. - **21 octobre 1914**) :

« A exécuté le 4 octobre, sous le feu et à moins de 200 mètres des tranchées allemandes, une reconnaissance topographique qui a permis de définir exactement une partie de la position ennemie et d'en entreprendre l'attaque dans des conditions plus favorables. »

Sergent **BOUÉ** (A. - **11 octobre 1914**) :

« A rallié sa section sous le feu violent des mitrailleuses ennemies et l'a reportée en avant. »

Le régiment commence aussitôt sa marche en avant, par Vitry-la-Ville, Poix, Saint-Rémy, pour arriver devant Perthes-les-Hurlus attaqué le 15 septembre.

Mais cette attaque, contrariée par un tir violent d'artillerie lourde, progresse très péniblement, puis elle est finalement enrayée.

Au cours de l'action, le lieutenant-colonel REYNES, blessé, passe le commandement du régiment au commandant BASTIEN. Le 16, l'attaque de Perthes est reprise ; le 14<sup>e</sup>, non secondé, est salué au débouché nord des bois des Hurlus par une violente canonnade qui enraye son mouvement et lui fait subir de grosses pertes.

Après avoir un instant occupé le village par ses éléments avancés, il est obligé de l'évacuer. Les avant-postes de combat sont établis sur tout le front et les journées suivantes sont employées, chez l'Allemand comme chez nous, à des travaux de fortifications.

Le 26 septembre, au point du jour, l'ennemi pourtant déclenche une attaque générale préparée et soutenue par une action d'artillerie des plus violentes.

Les régiments qui défendaient les premières lignes refluent, surpris par la soudaineté et l'impétuosité de l'assaut, et les Allemands arrivent déjà en hurlant sur la gauche du 14<sup>e</sup>, réserve de division.

Mais ils sont arrêtés là par des feux d'écharpe d'artillerie ; les feux croisés de nos mitrailleuses et nos contre-attaques brillamment menées rétablissent la situation.

Au soir, le 14 a réoccupé partout les anciennes positions. La 10<sup>e</sup> compagnie que commande le lieutenant ALLAIRE s'est tout particulièrement bien conduite au cours de cette journée si rude, où l'Allemand a vu une fois de plus s'effondrer ses grands espoirs.

Elle reçoit une élogieuse citation à l'ordre du corps d'armée :  
« Au combat du 26 septembre a attaqué, avec la plus belle énergie, des tranchées allemandes occupées par des forces supérieures, a délogé l'ennemi et s'est maintenue solidement sur la position qu'elle avait conquise. »

### LEGION D'HONNEUR

A la date du 26 octobre 1914, le général commandant en chef a fait dans l'ordre de la Légion d'honneur la promotion suivante :

*Officier :*

**M. REYNES** (L.-J.-M.), lieutenant-colonel commandant le 14<sup>e</sup> R.I :

« A, par son exemple et sa courageuse attitude sous un feu des plus violents, maintenu, le 7 octobre, le régiment sur ses positions ; s'est de même brillamment conduit au combat du 15 septembre, où il a été grièvement blessé. »

Au G.Q.G., le 26 octobre 1914.

*Signé:* **JOFFRE.**

---

### CHAMPAGNE

Mais de part et d'autre, les troupes sont extrêmement fatiguées.

Nos reconnaissances se heurtent désormais à un ennemi vigilant et qui se fortifie ; chez nous aussi, on aménage les tranchées.

C'est la guerre de position qui commence avec ses longues nuits de veille, par le froid, dans la boue, les relèves fatigantes, les journées monotones passées dans l'inaction, d'autres où il faut se battre rageusement, sans trêve, à la grenade, à la baïonnette pour gagner quelques mètres de boyaux.

Pendant les mois d'octobre et de novembre, aucun fait saillant ne se produit.

Le régiment, dont le lieutenant-colonel de RIENCOURT a pris le commandement le 15 novembre, se réorganise et, malgré les fatigues résultant de la température, travaille sans relâche, prépare l'approche, marche à la sape et à la mine, se recueille pour les assauts qui, à partir de décembre, vont se répéter presque journalièrement pour la possession de la côte 200 ! La fameuse côte 200 : un enchevêtrement de tranchées que la pluie et la neige transforment en cloaques, un fouillis inextricable de défenses accessoires.

Les Allemands qui la baptiseront la Chaudière des Sorciers vont la défendre avec une opiniâtreté remarquable et nous y opposeront leurs meilleures troupes.

8 décembre, d'abord, où le bataillon RODES (3<sup>e</sup> bataillon) se heurte à des abatis, à des réseaux non entamés, à des tranchées qu'il n'a pu atteindre.

Toutes les tentatives faites pendant la journée, renouvelées sans cesse à la faveur de la nuit, se heurtent aux mêmes obstacles, aux mêmes tirs ajustés et nourris, à la même résistance énergique et restent sans succès.

20 décembre, le 2 bataillon (bataillon MARTELLY) renouvelle une attaque qui ne progresse pas davantage que la précédente, malgré l'héroïsme des soldats qu'entraînent les vaillants capitaine CHAZEAUD et les lieutenants DIGOY et PRIVAT.

Le 21 décembre, c'est le 1 bataillon (capitaine DAUMAS) qui prend l'opération à son compte et se fait hacher dans les tranchées du Pan-Coupé par le tir de l'artillerie lourde allemande et des minenwerfers extrêmement puissants.

Mais ce même bataillon, mis le lendemain 22 à la disposition du 83<sup>e</sup> connaît enfin le succès. Bien que soumises à un tir précis et meurtrier de l'artillerie ennemie, au signal donné (16 heures), les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> compagnies en première ligne se lancent à l'assaut. Après une lutte désespérée de l'ennemi, nos fantassins prennent 180 mètres de tranchées, 2 mitrailleuses, 1 projecteur, 8 caisses de dynamite, de nombreuses caisses de munitions et un poste téléphonique. Ils ont fait 2 officiers et 16 soldats prisonniers au cours de cette brillante opération où se distinguèrent particulièrement le sergent DUPUY et le soldat MACARY de la 3<sup>e</sup> compagnie.

## LEGION D'HONNEUR

Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'honneur à compter du 20 novembre 1914, au grade de Chevalier :

**M. BASTIEN**, chef de corps :

« A commandé son Bataillon d'une façon particulièrement brillante depuis le début de la campagne. Commande le régiment depuis le 16 septembre, et lui inspire une confiance qui, en toutes circonstances, lui permet d'en tirer le meilleur parti. »

**M. RODES**, chef de bataillon :

« Belle conduite en toutes circonstances, notamment au combat du 11 septembre, où il a été blessé. »

A compter du 2 janvier 1915 :

**M. PRIVAT**, lieutenant :

« Conduit remarquablement sa compagnie depuis le 17 octobre 1914. A été blessé au moment où il lançait sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies le 20 décembre 1914. Commandant de compagnie des plus énergiques et des plus braves. » (Ordre n° 499, D.)

## LA MEDAILLE MILITAIRE A ETE CONFEREE AUX MILITAIRES DONT LES NOMS SUIVENT :

Adjudant **MILLET** Lucien :

« A fait preuve au combat du 16 septembre 1914, de belles qualités militaires en maintenant son unité sur une position battue par un feu très violent d'artillerie. A été blessé grièvement en cette circonstance. » (Ordre n° 251, 26 octobre 1914.)

Sergent **GUILLEE** :

« S'est signalé par sa bravoure au combat du 15 septembre où il a reçu deux blessures. Est entré le premier dans un village à la tête d'une patrouille qui a eu trois hommes blessés sur quatre. » (Ordre n° 105, 21 novembre 1914.)

Sergent **DUPUY** :

« A brillamment secondé son chef de section au cours d'un assaut le 22 décembre et sauté le premier dans la tranchée ennemie, a fait prisonnier l'officier et 6 soldats mitrailleurs et s'est emparé d'une mitrailleuse ; s'est prodigué toute la nuit pour assurer les communications avec son commandant de compagnie, a fait des reconnaissances de la nouvelle position ennemie et a organisé la position conquise ; s'est d'ailleurs fait remarquer par son courage dans chacun des combats auxquels il a pris part. » (Ordre n° 110, 25 décembre 1914.)

Soldat de 2<sup>e</sup> classe **MACARY** :

« A donné l'assaut le premier de sa section avec la plus grande bravoure, sauté des premiers dans la tranchée et a tué un officier mitrailleur, s'est emparé d'une mitrailleuse et fait prisonniers plusieurs soldats mitrailleurs ; a eu deux légères blessures. » (Ordre n° 110, 25 décembre 1914.)

Adjudant **HUC** :

« A l'attaque du 22 décembre, s'est porté à l'assaut à la tête de sa section, est tombé blessé à 10 mètres des tranchées ennemies, à côté d'un soldat également blessé ; a cherché pendant cinq jours à regagner nos lignes et à se faire reconnaître, se traînant de trous d'obus en trous d'obus et s'y abritant contre des rafales incessantes qui des deux côtés, jour et nuit, se déclenchaient chaque fois qu'il était aperçu ; n'a pas voulu abandonner le soldat de sa section, qui, blessé au pied, pouvait se mouvoir plus difficilement encore, lui a remonté le moral, l'empêchant de se suicider ; a été enfin recueilli le 27 décembre, ayant plusieurs doigts de la main enlevés, une blessure à la cuisse et les deux pieds gelés. » (Ordre n° 492, 6 janvier 1915.)

Adjudant **BARGUES Jean** :

« S'est fait remarquer par l'entrain avec lequel il a conduit sa section à l'assaut des tranchées ennemies le 20 décembre 1914, assaut au cours duquel il a été grièvement blessé. » (Ordre n° 499, 2 janvier 1915.)

### CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMEE

Lieutenant **PETIT Charles**, porte-drapeau (A., **19 novembre 1914**) :

« Dans la journée du 28 août, au combat d'Haraucourt, est resté sous le feu le plus meurtrier près du chef de corps et près du drapeau déployé sur le champ de bataille, et a ainsi contribué par sa ferme attitude et son bel exemple à maintenir le calme et la cohésion sur la ligne de feu.

« Au combat de la Certine, le 7 septembre, a été tué par un obus allemand au milieu de la garde du drapeau. »

Lieutenant **DUBUC (A., 19 novembre 1914)** :

« Chargé, au combat du 22 août, d'occuper avec sa section de mitrailleuses un emplacement violemment battu par le feu combiné de plusieurs compagnies de mitrailleuses allemandes, s'est néanmoins acquitté de cette mission, a réussi pendant quelques instants à appuyer le débouché offensif de son bataillon, et est tombé, frappé à mort, à son poste de combat. »

Médecin-major de 1<sup>re</sup> classe **SYLVESTRE (A., 19 novembre 1914)** :

« A montré un sang-froid remarquable et des qualités professionnelles de premier ordre en allant recueillir à plusieurs reprises sous le feu, des blessés du régiment, notamment au combat d'Anloy (22 août) et d'Angecourt (27 août). N'a quitté cette localité que le dernier du régiment, alors que les obus allemands tombaient sur son poste de secours. »

Soldat de 1<sup>re</sup> classe **CHABAY Léon (A., 19 novembre 1914)** :

« Fait prisonnier au combat d'Angecourt (27 août), où il est resté en position malgré le repli de son unité, a réussi à s'échapper et à rejoindre une fraction du 59<sup>e</sup> Régiment d'infanterie avec laquelle il a continué à combattre. Blessé par un éclat d'obus, est allé se faire panser à l'ambulance et est revenu sur la ligne de feu.

« Souffrant encore de sa blessure, a pris part au combat de La Certine, où il est tombé mortellement frappé en cherchant à entraîner ses camarades après la disparition du chef de section mis hors de combat. »



Lieutenant **DIGOY** Charles (A., **21 décembre 1914**) :

« A fait preuve de la plus belle crânerie depuis le début de la campagne et notamment le 6 décembre, jour où son unité, de service dans la tranchée, a eu à subir un feu intense et particulièrement ajusté d'artillerie. »

Sergent **BOUDET** Ernest (A., **21 décembre 1914**) :

« Sous la menace d'une attaque a entraîné, le 14 décembre, ses hommes à la défense d'une tranchée soumise à un tir ajusté d'artillerie et qui n'avait pu être occupée par les défenseurs pendant le bombardement. A toujours eu une belle attitude au feu. »

Caporal **AYNIÉ** Henri (A., **21 décembre 1914**) :

« Malgré le tir incessant de l'ennemi, s'est présenté spontanément le 15 décembre pour placer à 30 mètres en avant des tranchées deux rouleaux de ronces artificielles, a été blessé au ventre au cours de cette opération. »

Soldat **BOULESTIN** Léonard (A., **21 décembre 1914**) :

« Faisant partie d'une équipe de coupeurs de fils de fer, a été blessé au ventre au cours de cette mission et est resté auprès de son sergent tué pour défendre son corps. A donné le plus bel exemple de courage et de dévouement. »

Soldat **PASQUET** Marcel (A., **21 décembre 1914**) :

« A tenté à trois reprises différentes d'enlever le corps de son sergent, tué près des fils de fer ennemis, et a réussi à accomplir sa mission malgré une vive fusillade ; très brillante conduite. »

\*\*\*\*\*

## 1915

Quelques jours à peine de répit et dans la nuit du 7 au 8 janvier, le 83<sup>e</sup>, attaqué par surprise, perd la tranchée « du Saillant 200 ». Épuisé, il ne peut la reprendre.

Le bataillon **RODES** qui vient de quitter le secteur depuis quelques heures à peine, est alerté et remonte en ligne.

Les 10<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> compagnies ont rapidement pris leur dispositif d'attaque et, après une courte préparation d'artillerie, sortent au pas de charge pour rétablir quelques instants après la situation.

Une fois de plus, la vaillante compagnie **ALLAIRE** vient de se distinguer.

C'est aux accents de *la Marseillaise* qu'elle a abordé l'ennemi, l'a bousculé et s'est étalé sur plus de 500 mètres de tranchée.

Quelques jours après cet héroïque engagement, le lieutenant **ALLAIRE**, qui depuis le début de la campagne est pour ses hommes un constant exemple d'entrain, de crânerie, de sang-froid, est fait chevalier de la Légion d'honneur avec l'élogieux motif suivant :

*« A fait preuve des plus brillantes qualités militaires en entraînant le 8 janvier sa compagnie entière à l'assaut d'une tranchée ennemie au chant de la Marseillaise et s'en est emparé. L'attaque vigoureuse de sa compagnie ayant entraîné l'évacuation des tranchées ennemies placées à la droite de son objectif, a fait preuve de beaucoup d'initiative en prenant spontanément toutes dispositions utiles pour assurer la possession de ces tranchées en attendant l'arrivée des renforts. »*

L'effort n'est pas interrompu ; de petites opérations vont se répéter sans interruption jusqu'au 16 février, date à laquelle la IV<sup>e</sup> Armée déclenche une attaque générale.

Les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons du 14<sup>e</sup> en première ligne ont pour objectif les tranchées allemandes 13-18, 15-46, 202. A 9 h.30, notre artillerie commence un tir de préparation très précis ; les mines sautent à 9 h.55.

Au même moment toutes les compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon sortent des tranchées, tandis que les tambours et clairons du régiment battent et sonnent la charge.

L'exemple de tous les officiers, en particulier du commandant ANGELY, du capitaine DIDIER, des sous-lieutenants LAFFARIC et MAUVIN électrise les hommes qui progressent rapidement, atteignent leur objectif et, secondés par leurs camarades du 3 bataillon, le dépassent même.

L'ennemi va s'acharner à reconquérir le terrain perdu, mais les contre-attaques furieuses qu'il mène sont toutes brisées. A gauche, le 2 bataillon n'a pas pu sortir.

Sans relâche, pendant quatre jours, il va continuer le combat pour réussir enfin, le 19 février, à entrer dans les tranchées allemandes, qu'il conservera lui aussi.

Chaque jour maintenant la lutte va se poursuivre plus acharnée avec l'appui d'éléments de la 15<sup>e</sup> Brigade, et de nouveau, le 16 mars, le régiment mène un assaut des plus meurtriers.

Trois fois, ce jour-là, le 1<sup>er</sup> bataillon tente de s'emparer d'un entonnoir qu'il a ordre d'occuper. La 4<sup>e</sup> compagnie (capitaine DAUMAS) le tient, mais l'abandonne bientôt, sous une pluie de bombes et de grenades.

Le sous-lieutenant MAUVIN y pénètre à son tour, mais en est également chassé. Une troisième tentative de la même compagnie échoue également.

Les troupes sont absolument épuisées par les fatigues qu'elles ont vaillamment endurées au cours d'un hiver rigoureux, dans un secteur non organisé, par cet effort incessant de trois mois, de combats opiniâtres qu'elles ont dû livrer.

Effectifs et cadres ont fondu, et le 30 mars 1915, le 17<sup>e</sup> Corps d'armée qui est en ligne depuis le début des hostilités et a beaucoup souffert, est remplacé dans son secteur par le 16<sup>e</sup> Corps.

Quelques jours après qu'elle a quitté la Champagne, la 34<sup>e</sup> Division en entier est citée à l'ordre de l'Armée.

**C'est la juste récompense de tant de vaillance, d'abnégation, de sacrifices sans nombre !**

### LEGION D'HONNEUR

Le Général commandant en chef a fait, à la date du 8 janvier 1915, dans l'Ordre de la Légion d'honneur, la promotion suivante :

*Chevalier :*

**M. DIGOY** Ch., lieutenant :

« A fait preuve d'un merveilleux entrain depuis le début de la campagne. S'est prodigué en toutes circonstances et particulièrement le 24 décembre, pour chasser des tranchées nouvellement conquises les Allemands qui s'y trouvaient encore, et empêchaient la liaison de sa compagnie avec le reste du bataillon.

« A été blessé le même jour. Officier d'un entrain merveilleux qui se dévoue sans compter et qui inspire à ses hommes la plus grande confiance.

*Signé: JOFFRE. »*

Adjudant **HUMBERT**

« A l'assaut du 8 janvier 1915, l'adjudant HUMBERT saute absolument seul sur le parapet et debout, le revolver levé, sans képi, crie : « En avant !!! En avant !!!!! » Les Allemands renforcés résistent, grisés, ils dépassent le haut du corps de la tranchée. HUMBERT, fou de rage, et exalté par le combat, se hisse à moitié corps au-dessus de la sape et décharge son revolver sur les Allemands, à 7 ou 8 mètres. Il vide ses six balles, se laisse retomber pour recharger son revolver, et surgit à nouveau à demi hors de la tranchée pour tirer encore. Il tombe mortellement blessé. »

« **HUMBERT**, au mépris de la mort, entraîna ses hommes dans ce bond héroïque et meurtrier »

---

## **SOUCHEZ – ARRAS**

Rattaché ainsi que le 83<sup>e</sup>, au vaillant 33<sup>e</sup> corps d'armée, il mont en ligne dans le secteur du Cabaret-Rouge face à Souchez.

Pendant quatre jours, sans lâcher un pouce de terrain, les troupes mal abritées dans des tranchées peu profondes, à peine ébauchées, subissent la réaction ennemie, un bombardement effroyable dont la violence ne se ralentit pas un instant. Les pertes sont énormes au cours de ces journées critiques.

Mais les survivants farouches, au milieu de cadavres, de mourants, de blessés râlant, n'ont pas une minute de défaillance.

Chacun reste à son poste et l'ennemi du moins ne pourra pas regagner le terrain qui lui a été enlevé de haute lutte.

Le 25 mai l'ordre est donné au 14 d'attaquer les tranchées ennemies du château de Carleul et le cimetière de Souchez.

A 12 h.45 la compagnie ALLAIRE, l'inlassable 10<sup>e</sup>, bien que notre préparation d'artillerie ait été mal faite, réussit à progresser de 40 mètres.

Une nouvelle préparation d'artillerie n'est pas plus efficace et les unités qui essaient de déboucher sont ramenées dans les tranchées de départ par le feu de mousqueterie et des mitrailleuses.

L'opération est reprise le lendemain 26.

A 20 heures, les 10<sup>e</sup>, 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> compagnies, la compagnie AILLÈRES du 1<sup>er</sup> bataillon sortent d'un très bel élan, s'engouffrent dans la ligne ennemie faisant 24 prisonniers dont un officier et s'emparent de 200 mètres de tranchée. Elles assurent la possession immédiate du terrain conquis.

L'ennemi, d'ailleurs, ne doit pas réagir.

Le 6 juin, la 67<sup>e</sup> Brigade est rattachée à nouveau au 17<sup>e</sup> Corps d'armée et reçoit pour mission d'aller occuper un secteur à l'est d'Arras, à droite de la 68<sup>e</sup> Brigade.

Dans la nuit du 7 au 8, le régiment monte en ligne dans le secteur qui s'étend entre la Scarpe et la route de Bailleul.

Une nouvelle offensive générale est imminente ; jour et nuit, ne prenant que très peu de repos, à peine relevés de faction, les hommes travaillent à l'aménagement des boyaux et des parallèles de départ.

L'attaque a lieu le 16 juin par surprise.

Le 83<sup>e</sup> Régiment d'infanterie est en première ligne, soutenu par deux bataillons du 14<sup>e</sup>.

A 12 h.15, sans que l'ennemi ait été alerté par une préparation d'artillerie, le régiment d'assaut sort magnifiquement des tranchées et certains éléments pénètrent dans la première ligne allemande.

Mais la plupart des hommes pris d'enfilade par un feu très violent de mitrailleuses, arrêtés de front par les réseaux bas en grande partie intacts, tourbillonnent puis refluent vers les parallèles de départ au moment où les premiers renforts allaient sortir des tranchées.

Une minute ou deux d'ailleurs après le déclenchement de l'attaque, l'artillerie allemande a ouvert un tir d'une violence extrême sur nos deuxième lignes et nos boyaux de communication.

Les éléments du 14 sont cloués sur place.

La compagnie MAUVIN (3<sup>e</sup> compagnie) traverse pourtant ce barrage et s'élançe avec un bel élan au secours des éléments du 83 qui se maintiennent encore dans la ligne allemande.

Elle se fait hacher, son chef est blessé dans les réseaux ennemis, mais quelques hommes arrivent au but malgré tout.

Ils en seront bientôt chassés eux aussi ainsi que les débris du 83 ; manquant de munitions, ils ne peuvent lutter contre un ennemi bien pourvu en grenades, qui se fait de plus en plus pressant et veut à tout prix réoccuper le terrain qu'il vient de perdre.

Pour ne pas avoir honte d'être faits prisonniers, si abandonnent la tranchée allemande et en plein jour, à découvert, sur un terrain complètement plat et nu, sous le feu rageur des mitrailleuses, ils regagnent nos lignes. Malgré l'héroïsme déployé, l'attaque n'a pas réussi.

Elle est reprise le 17 dès la première heure, mais les vagues d'assaut viennent une fois encore échouer devant les défenses accessoires intactes.

### MEDAILLE MILITAIRE

La Médaille militaire a été conférée aux militaires dont les noms suivent :

Sergent-fourrier PAILLADE. - Adjudant-chef BRISSET. - Sergent FORT. - Soldat CANOUE. - Caporal DECOLAS. - Soldat SIREYZOL. - Sergent MAURY. - Caporal CHÉOUX. - Soldat BONNAFOUS.

### LEGION D'HONNEUR

(Ordre n° 662 D).

Le Général commandant en chef a fait à la date du 2 mars 1915, dans l'ordre de la Légion d'honneur, la promotion suivante :

*Chevalier :*

**M. MAUVIN J.-J.**, sous-lieutenant au 14<sup>e</sup> Régiment d'infanterie :

« A donné le plus bel exemple d'énergie, de courage et d'entrain le 16 février 1915, en se lançant à l'attaque des tranchées ennemies son unité à la tête de laquelle il est entré dans les lignes allemandes où furent faits de nombreux prisonniers. A repoussé plusieurs contre-attaques.

« Au G.Q.G., le 2 mars 1915,

« *Signé: J. JOFFRE.* »

### MEDAILLE MILITAIRE

(Ordre n° 998 D).

La Médaille militaire a été conférée au militaire dont le nom suit :

**COSTA Henri**, Mle 012.180, sergent au 14<sup>e</sup> Régiment d'infanterie.

« A donné un bel exemple de courage, le 26 mai 1915, en entraînant ses hommes à l'assaut et en entrant le premier dans la tranchée ennemie à la tête de sa section.

« Au G.Q.G., le 8 juin 1915.

« *Signé: J. JOFFRE.* »

L'ordre d'arrêter les opérations arrive d'ailleurs dans la journée, et jusqu'à la fin juin 83 et 14 monteront une garde vigilante devant ces tranchées puissamment défendues qu'ils n'ont pas pu prendre ou garder.

La 3<sup>e</sup> compagnie est récompensée de sa brillante conduite du 16 juin par une citation à l'ordre de la division :

« Le 16 juin, devant Arras, sous l'énergique impulsion du chef de bataillon ANGELY et du lieutenant MAUVIN, commandant la compagnie, a réussi à devancer certaines fractions d'un régiment dont elle devait appuyer l'attaque. S'est élancée d'un superbe mouvement en dehors des tranchées sans se laisser arrêter par un violent tir de barrage de l'artillerie allemande, dans le but de soutenir les fractions qui venaient de prendre pied dans les positions ennemies. »

## LEGION D'HONNEUR

(Ordre n° 1003 D).

Le Général commandant en chef a fait, à la date du 11 juin 1915, dans l'ordre de la Légion d'honneur, la promotion et les nominations suivantes :

*Officier :*

**M. RODES** A.-A., chef de bataillon au 14<sup>e</sup> Régiment d'infanterie.

« Officier supérieur du plus haut mérite. A commandé son bataillon d'une façon brillante depuis le début de la campagne. Atteint le 12 mai par un éclat d'obus, a eu le poignet sectionné et une blessure à l'abdomen. »

*Chevaliers :*

**M. MAUFFREDY** A.-L., sous-lieutenant au 14<sup>e</sup> Régiment d'infanterie :

« Officier téléphoniste d'un dévouement absolu à son devoir. A eu le 15 mai une jambe emportée par un éclat d'obus en assurant son service. »

**M. ARGUEYROLLES** M.-L.-P.-J., capitaine au 14<sup>e</sup> Régiment d'infanterie ;

« Officier ayant fait preuve en toutes circonstances de remarquables qualités de sang-froid et de courage. Bien que grièvement blessé le 15 mai au début d'un bombardement qui a duré la journée entière, est resté dans la tranchée de première ligne jusqu'à la nuit, auprès de ses hommes, en les encourageant par son exemple et les maintenant constamment, malgré des pertes sensibles, prêts à répondre à une attaque possible de l'ennemi. »

**M. GARNAL** J.-J.-G., chef de bataillon au 14<sup>e</sup> Régiment d'infanterie :

« Très bon chef de bataillon qui a su, le 15 mai et malgré de lourdes pertes, maintenir son bataillon, sous une longue et violente canonnade, sur un terrain qui venait d'être conquis et qui n'offrait encore aucun abri.

« Au G.Q.G., le 11 juin 1915.

« *Le Général en chef,*

« *Signé: J. JOFFRE.* »

---

## ARGONNE

Le régiment relevé fin juin du secteur d'Arras, va consacrer la période de 42 jours de repos qui lui est accordée à l'instruction et à l'amalgame ; constitution d'équipes de grenadiers, pionniers, mitrailleurs, création d'un cours de comptabilité et d'élèves gradés.

Le 8 juillet il quitte le 17<sup>e</sup> corps d'armée pour former avec le 7<sup>e</sup> régiment d'infanterie la 262<sup>e</sup> brigade.

Jointe au 41<sup>e</sup> et 241<sup>e</sup> Régiments d'infanterie, cette brigade constitue une division, de nouvelle formation, la 131<sup>e</sup>, rattachée elle-même au X Corps d'armée.

C'est avec ces unités que nous sommes transportés en Argonne pour entrer de nouveau en ligne le 11 août dans le secteur de Fontaine-aux-Charmes.

Ces noms de Saint-Hubert, Marie-Thérèse, Fontaine-aux-Charmes, que tant de fois après notre victoire de la Marne on a lu au communiqué, n'ont pas cessé d'y paraître cet été de 1915. En effet l'effort allemand ne s'est pas ralenti un seul instant, sur cette partie de notre front où il veut nous rejeter à la Biesme.

Mais toujours les attaques les plus puissantes de l'ennemi ont été arrêtées et le terrain n'a été cédé que pied à pied. Le secteur est très agité dans ce coin de forêt confié à notre garde.

D'ailleurs les tranchées adverses sont à 30 mètres à peine de distance, 10 mètres parfois, protégées seulement par une ligne de chevalets de frise qu'on ne peut ni pousser bien loin, ni

renforcer : dans le boyau commun, le barrage de sacs qui marque notre frontière est très près, lui aussi, de celui qui cache le guetteur gris.

De chaque côté, la tentation est trop forte de parcourir par surprise cet étroit « no man's land », de sauter d'un bond dans le territoire d'en face, pour qu'on n'y cède pas souvent.

Aussi de part et d'autre est-on toujours aux aguets et c'est la lutte ininterrompue qu'un rien provoque : pétards, minen, canonnades, camouflets, gaz, liquides enflammés.

Les nuits surtout sont agitées car, dans ce noir de la forêt, le moindre bruit alerte et fait croire que l'ennemi va nous sauter à la gorge.

A plusieurs reprises, les 16 et 17 août, l'Allemand sort de ses tranchées et attaque vainement. Toutes ses tentatives sont rapidement refoulées.

Et chaque nuit, la lutte maintenant va devenir plus vive entre les postes avancés qui, sans trêve, se battent à la grenade.

Sur tout le front, la ligne s'éclaire de multiples fusées éclairantes au milieu desquelles parfois se distingue celle qui demande l'aide de l'artillerie.

Le barrage se précipite, le canon hurle, la fusillade crépite, on n'aura de repos qu'au jour.

Nos pertes sont sensibles pendant cette période si agitée.

Du côté opposé, d'ailleurs, le tir précis de nos grenadiers, les rafles plus violentes de nos 75 causent aussi beaucoup de mal.

L'ennemi est fatigué de cette lutte continuelle ; li veut en finir et pour cela va reprendre l'effort qu'il paraissait avoir abandonné depuis juillet, pour nous forcer au repli au sud de la Biesme. Le 8 septembre, à 7 heures, il commence sa préparation d'artillerie, canons lourds et minen pilonnent nos tranchées, tandis qu'un barrage d'une puissance extrême s'acharne sur nos réserves et que les obus suffocants gênent davantage nos défenseurs.

La ligne de feu est littéralement écrasée, morcelée.

Quelques survivants forment de petits groupes sans liaison ni entre eux, ni avec l'arrière.

Dès le début du martelage, les lignes téléphoniques sont été coupées et les coureurs ne peuvent plus circuler dans les boyaux effroyablement battus et en partie comblés.

La tranchée de soutien elle aussi est bouleversée. Presque tous les chefs enfin sont hors de combat.

A 10 heures le barrage s'allonge, le bombardement se ralentit et l'assaillant sort des tranchées : on entend une lutte à coups de fusils et de pétards.

Mais dans les conditions déplorables où ils se battent, les débris du 14 ne peuvent offrir une résistance très sérieuse et nos lignes avancées sont perdues.

Le 1<sup>er</sup> bataillon qui tenait sur son front est bien tôt débordé, le régiment à notre gauche attaqué, lui aussi, ayant cédé.

Les Allemands arrivent au P.C. du commandant ANGELY, qui essaye de se rendre compte de la situation et réussit à grand peine à se retirer avec une partie de sa liaison pour se joindre à la compagnie AILLÈRES et continuer la lutte.

Au centre, l'ennemi progresse toujours, refoulant devant lui les éléments épars qui s'acharnent à lui disputer le terrain.

Un groupe d'Allemands atteint même le poste du colonel et le capitaine OCTOBON est obligé, pour se retirer et sauver les archives du Corps, de s'ouvrir un passage.

Le lieutenant-colonel de RIENCOURT lui-même, qui a été surpris en ligne par le déclenchement de l'attaque et qui regagne son P.C. doit rebrousser chemin vers les réduits, suivi de près, 50 mètres à peine, par des patrouilles allemandes...

Mais les réserves (compagnies ALLIÈRES, AMIEL et LECONTE), bien que fortement éprouvées, parviennent enfin à contenir l'assaillant et leurs contre-attaques regagnent du terrain.

Nos tirailleurs, qu'encouragent les quelques officiers encore valides, creusent de nouvelles tranchées d'où l'ennemi ne réussit pas à les déloger...

Les renforts arrivent : cuisiniers, pionniers, génie, unités du 7<sup>e</sup>.

La situation un moment désespérée se rétablit ; l'adversaire recule même.

En fin de journée, il n'a gagné que 300 à 400 mètres de terrain sans atteindre l'objectif qu'il s'était orgueilleusement donné !

Mais le 14<sup>e</sup> est fortement éprouvé.

En quelques heures il a perdu **21 officiers, presque tous ses gradés, 1.300 hommes.**

Reconstitué, le régiment remonte bientôt en ligne et se tient prêt à participer à l'offensive générale du 24 septembre.

Mais la bataille de Champagne, bien qu'ayant eu de brillants résultats, n'a pas donné tout ce qu'on en attendait. De nouveau, nous passons à la défensive...

L'ennemi est beaucoup plus calme, maintenant ; l'offensive du 8 septembre marque sa dernière grande opération en Argonne.

Et 1915 s'achève sans autres faits saillants.

\*\*\*\*\*

## 1916

Sous les ordres du lieutenant-colonel **PASSERIEUX, qui vient de remplacer le lieutenant-colonel de RIENCOURT (25 février 1916)**, le régiment continue avec ardeur les durs travaux d'aménagement d'un secteur en fort mauvais état.

Les tranchées que la pluie et le tir de l'adversaire font ébouler sans cesse sont aussitôt réparées ; les boyaux sont approfondis, on assèche ceux où la circulation ne se faisait plus depuis longtemps, tant ils étaient pleins d'eau. Chaque nuit, enfin, nos travailleurs réparent les réseaux et les renforcent, tandis que les patrouilleurs actifs suivent la ligne ennemie.

Il faut être prêt à recevoir cette fameuse offensive dont l'Allemagne nous menace avec grand bruit, sur laquelle elle met tous ses espoirs.

**Le soldat MASSABIE Marcel Frédéric Etienne et affecté au 23<sup>e</sup> R.I.T., le 20 janvier 1916.**

\*\*\*\*\*

Source : Collection B.D.I.C. [🔗](#)

Licence ouverte

L. Fournier

Paris Boulevard St-Germain

1920

**Colonels et Lieutenants Colonels ayant commandé  
le 23<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie  
pendant la campagne 1914-1918**

Colonel Hérouard du 2 août 1914 au 5 septembre 1914

Lieutenant-colonel Sohier du 6 septembre 1914 au 15 mars 1917

Lieutenant-colonel Brindel du 16 mars 1917 au 12 juin 1917

Colonel Bares du 13 juin 1917 au 14 novembre 1917

Colonel Meyer du 9 décembre 1917 au 26 février 1918

Lieutenant-colonel Bienaymé du 4 avril 1918 au 2 août 1918

Lieutenant-colonel Oechminchen du 17 octobre 1918 au 11 novembre 1918

**Historique**

**Du**

**23<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie**

**au cours de la Guerre**

**1914-1918**

Le 31 juillet 1914, sous la menace sans cesse croissante des préparatifs allemands, les troupes de couverture françaises étaient alertées par un télégramme du Ministre de la Guerre qui parvint à 3 h. 30 au Colonel commandant le 23<sup>e</sup> RI. à Bourg.

Le même jour, à 18 h. 30, celui-ci recevait l'ordre télégraphique de mise en route des troupes de couverture, ordre en vertu duquel la portion principale du Régiment (E.-M., 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons) quittait Bourg le 1<sup>er</sup> août en deux trains (11 h. 54 et 18 h. 14), tandis que les détachements de Salins et de Pontarlier (3<sup>e</sup> bataillon), enlevés le même jour, formaient un troisième train qui passait à Mouchard à 12 heures.

Le 23<sup>e</sup> R.I. commençait ainsi la campagne de plus de quatre années au cours de laquelle il allait reprendre la tradition de ses valeureux ancêtres de la 23<sup>e</sup> demi-brigade et du 23<sup>e</sup> de ligne et acheter de son sang généreux le droit d'allonger la liste de gloire inscrite sur son vieux drapeau.

**1. - LA CAMPAGNE D'ALSACE**

**(Août 1914)**

**1- L'attaque brusquée du 7<sup>e</sup> C. A. sur Mulhouse.**

Débarqué à Remiremont le 2 août, puis concentré à Saulxure-sur-Moselotte en réserve de secteur, le Régiment participa tout d'abord à l'opération brusquée tentée par le 7<sup>e</sup> C. A. sur Mulhouse dès les premiers jours de la guerre.



Le 7 août, à 4 h. 30 du matin, le 23<sup>e</sup> avant-garde de la colonne de gauche de la 41<sup>e</sup> D.I., franchit la frontière au col d'Oderen et descend dans la vallée de la Thur. A 7 h. 40, il se heurte à Felleringen à quelques détachements ennemis, puis, après avoir fait sa jonction avec la colonne qui descend du col de Bussang, il poursuit sa marche par Wesserling jusqu'à Bischwiller, refoulant des arrière-gardes ennemies qui, après avoir opposé quelque résistance, se dérobent en chemin de fer.

Le 8 août, la marche sur Mulhouse est reprise. Avant-garde de la colonne de droite de la 41<sup>e</sup> D.I., le 23<sup>e</sup>, marche par Thann et Lutterbach et occupe dans la soirée les faubourgs ouest de Mulhouse, tandis que, sur sa droite, la 14<sup>e</sup> D.I. occupe la ville même.

Le Régiment, stationné à Lutterbach (2<sup>e</sup> bataillon) et à Altschoss (3<sup>e</sup> bataillon) est couvert, face au nord, par un bataillon aux avant-postes (1<sup>er</sup> bataillon), sur le front Illzach, Pfastatt et Richwiller.

L'opération semble avoir réussi, l'ennemi n'a pas opposé jusqu'à présent de résistance sérieuse, mais ce n'est là qu'une feinte et la riposte est proche.

Elle se produit brutale dès le lendemain. Sur le front du 23<sup>e</sup> R.I., l'ennemi attaque en force le 9 août, à partir de 17 heures. Appuyés par une puissante artillerie, les Allemands portent successivement leur effort sur Illzach sur Pfastatt et sur Richwiller.

Malgré une magnifique résistance prolongée pendant trois heures<sup>(1)</sup> et au cours de laquelle les 2<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> compagnies sont presque totalement anéanties, les avant-postes (1<sup>er</sup> bataillon renforcé de la 9<sup>e</sup> compagnie) sont débordés et refluent sur la position de Lutterbach, devant laquelle l'ennemi s'arrête enfin à 21 heures.

Sur notre droite, à la suite d'un combat très pénible, la 14<sup>e</sup> D.I. ayant été également refoulée, il faut gagner du champ pour se reformer.

L'ordre de retraite parvient au Régiment pendant la nuit du 9 au 10 ; il est exécuté le 10 à partir de 1 h. 30, heure à laquelle Lutterbach est évacué à l'insu de l'ennemi.

Le 10 août au matin, le 23<sup>e</sup> occupe la position de repli qui lui a été assignée sur les pentes nord-est du Kalberg (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons) et au couvent d'Ohlenberg (3<sup>e</sup> bataillon). Il y est bientôt très fortement attaqué par des forces très supérieures en nombre. Vers 15 heures, après une valeureuse résistance et une vigoureuse contre-attaque destinée à soulager les troupes combattant à sa gauche, le 2<sup>e</sup> bataillon doit entamer la retraite à travers bois en direction de Burnhaupt et de Soppé-le-Bas, bientôt suivi par le 1<sup>er</sup> bataillon.

L'ennemi continuant sa pression, la retraite se poursuit jusqu'aux environs de La Chapelle sous-Rougemont, où le Régiment s'arrête, se regroupe et se réorganise. Il est rejoint, le 11, par le 3<sup>e</sup> bataillon qui a dû faire un grand détour vers le sud pour éviter l'encerclement et ne s'est dégagé qu'à grand-peine.

A partir du 12 août, le 23<sup>e</sup> occupe solidement la position qu'il est chargé de défendre, à la frontière même, entre Petite-Fontaine et Angeot, à cheval sur la route de Belfort à Strasbourg. L'ennemi d'ailleurs a arrêté sa marche en avant et ne manifeste même plus sa présence.

---

<sup>(1)</sup> A la suite des combats du 9 août, le colonel HEROUARD commandant le Régiment, par l'ordre du Régiment n° 1, porte à la connaissance du Régiment la belle conduite du 1<sup>er</sup> bataillon et de la 6<sup>e</sup> compagnie, qui, étant le 9 août 1914, aux avant-postes d'Illzach et de Pfastatt, à la sortie nord-ouest de Mulhouse, ont supporté glorieusement les efforts de forces allemandes considérables et, débordés de tous côtés, ont résisté pendant 3 heures aux attaques d'infanterie et d'artillerie allemandes.

Le 1<sup>er</sup> bataillon, la 2<sup>e</sup> compagnie, la 3<sup>e</sup> compagnie, la 9<sup>e</sup> compagnie, la 1<sup>re</sup> section de la 1<sup>re</sup> compagnie, sont cités à l'Ordre du Régiment avec le motif ci-dessus

## 2 - L'Offensive de l'Armée d'Alsace.

Cependant, après avoir renforcé le 7<sup>e</sup> C.A. par de nouvelles divisions et constitué ainsi une armée importante, le haut commandement avait décidé de reprendre, avec des moyens considérablement plus puissants, les opérations offensives de Haute-Alsace.

A partir du 15 août, l'armée d'Alsace achève sa concentration et le 23<sup>e</sup> R.I., tout d'abord affecté aux troupes réserves de cette armée, reprend bientôt sa place en première ligne à la 41<sup>e</sup> Division. Le 18 août, l'offensive est reprise sur tout le front de l'armée et, le 19 août, le Régiment, traversant à nouveau le champ de bataille de Lutterbach qu'il avait arrosé de son sang dix jours auparavant, vient réoccuper la ligne Illzach. Kingersheim, couvrant vers le nord la 14<sup>e</sup> Division qui reprend possession de Mulhouse.

Le Régiment retrouve à Bourzwiller, à Moddenheim et à Kingersheim les tombes des camarades frappés au cours du combat du 9 août. Une compagnie rend les honneurs à ces braves, premiers soldats de France tombés pour la libération de la terre d'Alsace. Il s'organise pendant les journées suivantes sur le terrain qu'il vient de réoccuper.

Les événements qui se déroulaient à l'aile gauche des Armées françaises allaient malheureusement empêcher l'Armée d'Alsace de poursuivre l'opération offensive si bien commencée.

A la date à laquelle nous sommes arrivés, en effet, l'ennemi, profitant de sa supériorité numérique et de ses puissants moyens matériels, a envahi la Belgique et la France du nord, Il a, en outre, refoulé nos Armées en Lorraine et sur le versant occidental des Vosges, il a atteint la Meurthe après s'être emparé de Lunéville et de Saint-Dié.

Il faut parer au plus pressé et arrêter l'invasion. C'est dans ce but que la 41<sup>e</sup> Division, portée dès le 24 août, par une marche de nuit, dans la région de Soultz, gagne, le 26 la vallée de Munster, franchit, le 28, le col de la Schlucht et arrive, le 29, dans la région de Gérardmer.

A la date du 28 août l'Armée d'Alsace a été dissoute et la 41<sup>e</sup> Division rattachée à la 1<sup>re</sup> Armée (groupement des Vosges.)

## II - LA CAMPAGNE DE LORRAINE

(Septembre 1914)

En arrivant à Gérardmer, le 23<sup>e</sup> avait pu percevoir distinctement le bruit de la canonnade vers le Nord (région de la haute-Meurthe) où une violente bataille paraissait engagée.

De fait, l'ennemi attaquait très fortement entre Fave et Meurthe et il était devenu urgent d'étayer nos faibles forces pliant sous le nombre dans cette région.

C'est à la 41<sup>e</sup> Division qu'allait incomber cette mission; mission pénible et toute de sacrifice, mission glorieuse cependant, puisqu'en assurant à droite la solidité du pivot, on allait permettre à nos Armées de gauche et du centre de remporter la victoire de la Marne.

Le dimanche 30 août, à 4 heures du matin, le 23<sup>e</sup> quitte Gérardmer pour prendre part à la bataille dite de Saint-Dié ; dans le courant de la journée, il est durement engagé dans la région à l'est de Saily-sur-Meurthe et ne peut atteindre, malgré ses efforts, les objectifs qui lui étaient assignés (cote 467 - hauteur de la Planchette-Entre-Deux-Eaux - cote 154). Il reprend l'attaque le lendemain, 31, à travers un terrain jonché de cadavres ; mais les positions ennemies sont fortement tenues et organisées ; le tir d'artillerie de tous calibres écrase les bataillons montant à l'attaque; le Régiment doit refluer. Il attaque encore le lendemain, 1<sup>er</sup> septembre, sur la Planchette, le surlendemain, 2 septembre, sur Mandray. Mais les forces physiques et morales de la troupe sont épuisées ; depuis 48 Heures, les ravitaillements n'ont

pu arriver aux combattants ; il n'y a, derrière le Régiment entièrement déployé et soumis à un bombardement continu, ni renforts ni soutiens. Toutes ces attaques échouent.

En présence de cette situation, le 23<sup>e</sup> reçoit l'ordre d'organiser plus au sud la forte crête de Mandray et, en particulier, le col du même nom. Cette organisation est activement poussée du 2 au 4 septembre.

Le 5, les Allemands, qui veulent atteindre Fraize, prononcent une vigoureuse attaque sur les positions tenues par le Régiment ; à droite, le 3<sup>e</sup> bataillon perd Haute-Mandray ; à gauche, le 1<sup>er</sup> bataillon maintient difficilement ses positions aux lisières nord de la forêt de Mandray ; au centre, le 2<sup>e</sup> bataillon est attaqué au col même ; après une violente préparation d'artillerie, l'ennemi parvient presque à la crête ; il en est rejeté par une vigoureuse contre-attaque à la baïonnette de la 7<sup>e</sup> compagnie (capitaine Bos) qui le ramène jusqu'au pied des pentes.

Mais, dans la soirée, l'ennemi a reçu de nouveaux renforts et le Régiment épuisé doit, pendant la nuit, se reporter sur des positions plus en arrière, aux abords même de la rivière (ligne Mangoutte, Clefcy, Arnould). Il s'y organise le 6 septembre (le commandant Sohier prend à cette date le commandement du Régiment).

Cependant, le haut commandement a décidé de reprendre pied sur la crête de Mandray ; il monte dans ce but, pour le 8 septembre, une forte attaque sur le col des Journaux.

Deux bataillons du Régiment (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup>) doivent y prendre part sous les ordres du commandant Sohier, tandis que le 1<sup>er</sup> bataillon maintiendra l'occupation de la position de Mangoutte.

Le 8 septembre, dès 6 heures du matin, les deux bataillons du Régiment sont en marche vers le col des Journaux dont ils doivent attaquer le versant occidental. A 13 h. 17, après une courte préparation d'artillerie, les deux bataillons s'élancent à l'assaut, enlèvent le col et s'y installent aussitôt, s'emparant de trois canons et de trois mitrailleuses. L'ennemi réagit par une contre-attaque qui échoue complètement.

Il se venge de son échec en bombardant, par intermittence, mais avec une grande violence, le col et ses abords. (Journées des 9 et 10 septembre.)

Mais les journées d'épreuves sont terminées et le Régiment va recevoir la récompense de son obstination héroïque.

Battu sur la Marne, l'ennemi s'est mis en retraite sur le front de Lorraine et la nouvelle en est apportée, le 11 septembre, au Corps, par trois paysans venus de Chipal. La Division; se porte aussitôt en avant à travers les ruines accumulées par la sauvagerie allemande. Encadré à droite par le 133<sup>e</sup>, à gauche par des unités du 14<sup>e</sup> C.A, le 23<sup>e</sup> marche par la Croix-aux-Mines sur Laveline où il s'établit, le 12, en travers de la vallée de la Fave ; il appuie ensuite vers l'ouest et entre à Saint-Dié le 13 à 8 heures du matin.

Au cours des journées suivantes, nos forces essaient de poursuivre leur mouvement en avant, mais l'ennemi a fait tête ; il occupe les hauteurs au nord de la Meurthe. Nos efforts vont venir se briser aux lignes fortifiées qu'il y a organisées et sur lesquelles le front se stabilisera pendant plusieurs années.

Pour le 23<sup>e</sup>, cette période de coûteux efforts s'étend du 14 au 23 septembre ; elle est caractérisée par une offensive pénible et presque journalière pour conquérir la région boisée et difficile de la montagne d'Ormont qui commande les débouchés de Saint-Dié.

Le 14 septembre, le Régiment attaque directement le massif d'Ormont ; il atteint sans trop de peine le col des Raids de Robache mais il ne peut en déboucher en raison d'une intense fusillade de front et de flanc qui cause des pertes sévères au 1<sup>er</sup> bataillon.

Le 16, l'attaque est reprise par le bois de la Bure, en direction de la ferme La Côme ; la progression est pénible et lente; à droite, le 1er bataillon marche vers le col du Chariot à gauche, le 2e bataillon chemine par le ravin des Gouttes, directement sur la ferme La Côme

Le 17, après une lutte rapprochée livrée dans un terrain très difficile le 1<sup>er</sup> bataillon prend pied au col du Chariot ; le 18, le 2<sup>e</sup> bataillon atteint la ferme La Côme. Quant au 3<sup>e</sup> bataillon, après avoir appuyé dans la journée du 18 les progrès du 2e, il vient bivouaquer derrière le 1er bataillon au col du Chariot.

Mais, la résistance de l'ennemi s'accroît de jour en jour ; on sent que l'on est arrivé au contact même des positions sur lesquelles les Allemands ont décidé de tenir à tout prix et les laborieuses attaques prononcées du 19 au 22 septembre seront généralement infructueuses.

Le 19, à 8 heures du matin, le Régiment attaque la position d'Hermanpère en descendant du sommet de l'Ormont par des pentes boisées, rocheuses et très abruptes, qui rendent difficiles la cohésion et les liaisons ; l'attaque est menée, à droite, par le 3<sup>e</sup> bataillon, qui marche sur le col d'Hermanpère ; à gauche, par le 2<sup>e</sup> bataillon, qui cherche à tourner les fermes du même nom en prenant pour objectif la lisière sud du bois des Faîtes. Le 3<sup>e</sup> bataillon atteint les abords du col, mais s'y heurte à des tranchées vigoureusement défendues. Le 2<sup>e</sup> bataillon, en butte à des feux de flanc et d'écharpe ne peut pas sérieusement progresser. Le froid et la pluie, l'impossibilité de préparer convenablement les repas, ajoutent leur influence déprimante à celle causée par la violence des bombardements ; il faut s'arrêter et la journée du 20 est uniquement employée à s'organiser sur les positions atteintes.

Et pourtant, le 21 septembre au matin, le 23<sup>e</sup> attaque encore sur les mêmes objectifs ; mais la troupe est à bout on n'avance pas.

Le 22, le 2<sup>e</sup> bataillon (commandant de Chassey) tente un dernier effort, au point du jour, pour aborder la lisière du bois des Faîtes ; il se heurte à des tranchées bien garnies et éprouve les pertes les plus cruelles. Le commandant de Chassey tombe mortellement frappé, le commandant de la 7<sup>e</sup> compagnie (capitaine Bus) est très gravement blessé.

Le bataillon décimé doit refluer vers ses positions de départ (ferme La Côme, lisière nord de la forêt d'Ormont).

Convaincu par tant d'héroïsme déployé en vain que le morceau est vraiment trop dur à enlever, le commandant donne, le 23 septembre, l'ordre de s'organiser sur les positions conquises. C'est la guerre de positions qui commence; on creuse tranchées et abris avec activité ; on organise les barrages d'artillerie ; on repousse avec facilité quelques tentatives ennemies.

Enfin, le 21 octobre, le Régiment est relevé par le 133e, et, pour la première fois depuis le début de la campagne, il est mis au repos, en réserve, dans la région de la Voèvre, Saint-Michel-sur-Meurthe (nord-ouest de Saint-Dié).

### III - LA GUERRE DE POSITIONS DANS LE SECTEUR DE SAINT-DIÉ

(Octobre 1914 - Décembre 1915)

On a vu précédemment qu'en donnant le 23 septembre, l'ordre de s'organiser sur les positions conquises, le commandement avait dû consentir l'ouverture, à cette date, sur le front de Lorraine, de l'interminable guerre de positions ou des tranchées dont l'armée française ne put

sortir qu'en 1918 quand, après un travail patient et obstiné de près de quatre années, les Alliés eurent suffisamment épuisé leur redoutable adversaire.

Cette guerre de positions monotone, déprimante, pénible, contraire à l'esprit offensif de la race, les Poilus de France l'ont menée avec une endurance, un dévouement et une abnégation admirables. Ils ont su s'accoutumer aux journées et aux nuits glaciales ou pluvieuses, passées dans les tranchées boueuses, sous la menace constante de la "marmite", de la torpille, de la grenade, des gaz, des flammes, de toutes les inventions diaboliques nées dans le cerveau des Surhommes d'Outre Rhin, et c'est parce qu'ils ont stoïquement supporté la redoutable épreuve, bravé journalièrement le fer et le feu, vécu dans la boue, couché dans les terrains infectés de vermine que leurs fils vivront libres et heureux dans la Grande France redevenue, après la Victoire, douce, paisible et maternelle.

En ce qui concerne le 23<sup>e</sup>, la première phase de la guerre des tranchées s'étend d'octobre 1914 à décembre 1915. Elle s'est déroulée dans le secteur même où s'était achevée pour la 41<sup>e</sup> D.I. la bataille de Lorraine, c'est-à-dire dans la région accidentée des Hauts-de-Meurthe (montagne d'Ormont, Ban-de-Sapt, bois de la Forain), région dont elle a assumé la garde par alternance avec le 133<sup>e</sup> .R I. (2<sup>e</sup> régiment de la brigade).

Dès le 4 novembre, le Régiment reposé, réorganisé, ayant comblé ses lourdes pertes par l'incorporation de jeunes soldats de la classe 1914, reprend la garde du secteur Ban-de-Sapt - montagne d'Ormont.

L'ennemi a perfectionné ses organisations et s'est rapproché de nos lignes, notamment au Battant de Bourras, à Launois et à La Fontenelle qui deviennent rapidement des points de friction délicats et pénibles à garder. Bombardements, patrouilles et coups de main intentés par l'un ou l'autre des deux adversaires se succèdent avec régularité, causant parfois des pertes sévères, nécessitant toujours une vigilance extrême et une activité constante.

Le 27 janvier 1915, le 2<sup>e</sup> bataillon, en secteur à La Fontenelle il attaque avec un bel entrain les puissantes lignes qui lui font face ; arrêté dans les fils de fer, décimé par les mitrailleuses, il ne peut atteindre complètement ses objectifs et perd 230 hommes dont 130 tués ; l'artillerie ennemie ruine par son tir de riposte nos ouvrages défensifs<sup>(1)</sup>.

Le 10 février 1915, les Allemands attaquent à leur tour sur La Fontenelle et s'emparent d'un élément de tranchée dont trois contre-attaques ne parviennent pas à les déloger.

A partir du mois de mars, la guerre de mine sournoise, inquiétante, meurtrière et sans merci a commencé sur les points où les lignes sont suffisamment rapprochées ; elle revêt un caractère d'âpreté particulière pendant les mois d'avril et de mai (le 23<sup>e</sup> est en secteur pendant 1e mois d'avril tout entier).

Alternativement, Allemands et Français font jouer la mine et se disputent avec acharnement l'entonnoir creusé par l'explosion (combats des 10 et 13 avril) : vers la même époque, l'ennemi commence à faire usage d'obus et de grenades chargés en gaz asphyxiants.

Cependant, dans la région de La Fontenelle, l'activité incessante déployée par l'ennemi avait un but immédiat et précis ; il s'agissait pour lui de nous enlever la possession de la cote 627,

---

<sup>(1)</sup> *Au cours de cette attaque, la 6e compagnie s'est particulièrement distinguée. Elle a combattu avec une énergie remarquable et a mérité une citation à l'ordre de l'Armée (N°10 du 10 février). Motif : "A fait preuve, au combat du 27 janvier 1915, sous les ordres du capitaine BLANCHET d'une audace et d'un courage qui ont soulevé l'enthousiasme général. A eu la moitié de son effectif hors de combat sur les tranchées ennemies sans lâcher pied. "*

hauteur située à l'est du village de La Fontenelle, qui constituait pour nous un observatoire excellent sur toute la partie est et nord-est du Ban-de-Sapt, c'est-à-dire sur une importante partie des lignes ennemies établies dans cette région.

Se rendant compte, vers le début du mois de juin, qu'en raison de notre résistance obstinée, ni la guerre de mines, ni les coups de main ne lui donneraient la possession de cette crête convoitée, l'ennemi se résolut à la conquérir de haute lutte, au moyen d'une opération de plus grande envergure qu'il se mit à préparer soigneusement.

Le 22 juin 1915, l'orage éclate sur le 23<sup>e</sup> qui, depuis le 31 mai assurait, avec le concours de quelques unités territoriales, la garde du large secteur compris entre Herrman-père et le bois du Palon.

C'est le sous-secteur de La Fontenelle, tenu par le 1<sup>er</sup> bataillon (commandant Moulut) et la 9<sup>e</sup> compagnie du 23<sup>e</sup>, qui reçoit le choc.

Le 22 juin, à 13 h. 55, deux mines allemandes explosent sous nos ouvrages avancés de la hauteur 627, tandis que l'ennemi déclenche un tir d'artillerie très violent sur l'ensemble de la position de La Fontenelle et un tir de barrage plus en arrière, pour s'opposer à l'arrivée des renforts.

Ce bombardement particulièrement dense sur le village même de La Fontenelle, cause dans nos lignes des dégâts considérables. Les tranchées sont nivelées, les défenses accessoires rasées, les abris défoncés, les hommes ensevelis sous les décombres.

A 17 H 30, le tir s'allonge et l'infanterie allemande se porte à l'attaque.

Malgré nos pertes considérables, malgré le bouleversement presque total de nos positions (1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> lignes), nos troupes se défendent pied à pied, disputant chèrement chaque mètre de terrain à un adversaire supérieur en nombre qui menace à chaque instant d'encercler nos groupes de combat et s'accrochant désespérément aux débris de leurs organisations défensives.

Vers 20 heures, le bataillon engagé du 23<sup>e</sup> qui n'a pu être renforcé que par quelques sections du 43<sup>e</sup> territorial a perdu les deux tiers de son effectif en officiers et soldats.

Ces débris ont dû se replier sur les lisières est du village de La Fontenelle, ils y opposent une farouche résistance<sup>(1)</sup> jusqu'à l'arrivée des renforts.

A 22 h. 15, ceux-ci arrivent enfin : ils comprennent un bataillon du 37<sup>e</sup> Régiment d'infanterie coloniale et un bataillon du 43<sup>e</sup> territorial.

Le lieutenant-colonel Sohier, commandant l'infanterie du secteur, qui était monté à la Vercoste dans le courant de l'après-midi et y avait pris la direction de la défense, organise

<sup>(1)</sup> La 7<sup>e</sup> compagnie et le premier peloton de la 1<sup>ere</sup> compagnie se sont particulièrement fait remarquer et ont été cités à l'ordre de l'Armée. La 9<sup>e</sup> compagnie du 23 RI. - Ordre de l'Armée n° 23, du 25 juin 1915 Sous les ordres du capitaine BERBAIN, le 22 juin, s'est maintenue héroïquement sous un feu écrasant d'artillerie qui a duré quatre heures.

*Après le bombardement, a repoussé l'attaque d'un ennemi très supérieur en nombre, puis lui a repris un ouvrage avancé dans lequel il avait réussi à pénétrer »*

*Le premier peloton de la 1<sup>ere</sup> compagnie du 23<sup>e</sup> RI, sous les ordres du lieutenant MATHON. -*

*Ordre de l'Armée n° 35, du 11 juillet 1915 S'est maintenu héroïquement; pendant quatre heures sous un feu écrasant d'artillerie, ne s'est replié que sur le point d'être entouré de toutes parts, cédant le terrain pied à pied après avoir perdu plus de la moitié de son effectif et son chef. Est allé au-devant de renforts pour repartir à l'attaque.*

aussitôt, avec ces éléments, une contre-attaque de six compagnies qui débouchent à 1 h15, vers la crête 627, après une préparation d'artillerie malheureusement insuffisante.

Malgré les difficultés que présente une progression de nuit dans un terrain entièrement bouleversé et balayé par le feu intense des mitrailleuses, nos colonnes d'attaque réalisent d'abord quelques progrès, mais elles sont arrêtées au lever du jour (3 h. 30) par un puissant tir de barrage que l'ennemi dirige sur elles.

Reprise le 23 juin à, 9 h. 10, après une nouvelle préparation d'artillerie encore inefficace, la contre-attaque est définitivement enrayée.

Le lieutenant-Colonel, se rendant compte que de nouveaux efforts ne sont pas possibles dans l'état des effectifs (réduits de moitié) et des pertes en cadres (presque tous les commandants de compagnie sont mis hors de combat), donne l'ordre de s'organiser sur place, sur l'ancienne troisième ligne de défense, aux abords sud de la cote 627.

Bien que la journée se solde, en définitive, par la perte d'une importante position, elle n'en constitue pas moins un glorieux fait d'armes pour le Régiment en raison de la magnifique résistance qui a été opposée par nos hommes à la puissante poussée de l'ennemi, lequel n'a pas déversé sur les positions tenues par le 1er bataillon, moins de 15.000 projectiles de tous calibres (allant jusqu'au 210) entre le 22 juin 14 heures et le 23 juin, 1 heure du matin.

Les unités engagées dans l'opération ont toutes perdu la moitié au moins de leurs effectifs ; en ce qui concerne le 1er bataillon et la 9e compagnie du 23e seulement, les pertes s'élèvent à :

Officiers Tués	5
Blessés	7 dont le chef de bat moult
Disparus	1
Hommes de troupes	(au total 452)
Disparus	254
Blessés	148
Tués	50

Pour rétablir notre situation dans la région de La Fontenelle et y reprendre l'ascendant sur l'ennemi, il devenait nécessaire, après les combats des 22 et 23 juin, de monter une nouvelle opération mettant en œuvre des effectifs plus importants et des moyens plus puissants. Le commandement s'y résolut et l'on commença, sans tarder, la préparation de l'action offensive qui devait nous rendre la possession du terrain perdu et mettre celui-ci pour l'avenir, à l'abri d'une nouvelle tentative de l'ennemi.

Ce double but fut atteint par les opérations des 8 et 24 juillet ; à la première, le 23e ne participa que par son chef (le lieutenant-colonel Sohier), qui dirigea, avec bonheur, l'attaque de gauche sur la cote 627 et par sa 10<sup>e</sup> compagnie qui couvrit avec habileté le flanc de l'attaque de droite<sup>(1)</sup>; la seconde, brillamment exécutée par la plus grande partie du Régiment, a valu à celui-ci sa première citation à l'Ordre de l'Armée.

L'opération du 8 juillet nous avait remis en possession de la cote 627 ; mais on se rendait compte que, pour atteindre entièrement le but indiqué plus haut, il était nécessaire de

<sup>(1)</sup> La 10e compagnie était citée à l'ordre de l'Armée n° 37 du 12 juillet 1915:

« Brillamment entraînée par son chef le capitaine ACCOYER, a attaqué avec un élan superbe un ouvrage ennemi et a fait preuve d'une grande bravoure et d'une ténacité indomptable, en se maintenant sur un terrain conquis malgré le feu extrêmement violent des mitrailleuses et de l'artillerie ennemies ».

prononcer une nouvelle attaque portant nos lignes nettement au-delà des dernières pentes de la cote 627, sur lesquelles l'ennemi était encore accroché.

Tel fut le but de l'opération du 24 juillet, dont l'exécution fut encore confiée au lieutenant-colonel Sohier, et à laquelle prirent part.

7 compagnies du 23<sup>e</sup> RI. (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons) ;

Le groupe cycliste de la 6<sup>e</sup> D. C.;

1 compagnie du 133<sup>e</sup> RI

1 compagnie du 43<sup>e</sup> RIT.

Le terrain sur lequel allait se dérouler l'action était constitué par les flancs est et sud-est de la hauteur 627, dénudée dans sa partie haute que nous occupions, mais partiellement boisée sur les pentes qui s'abaissent assez brusquement, au nord, vers la route Moyennoutiers-Launois, à l'est, sur le village de Launois, au sud, vers le vallon de Frabois.

Les positions allemandes à enlever étaient établies, autour et en avant du village de Launois, sur les dernières pentes de la hauteur 627.

Trois groupes d'attaque furent constitués :

A gauche, quatre compagnies du 3<sup>e</sup> bataillon du 23<sup>e</sup> R.I., sous le commandement du chef de bataillon Bonnotte.

Au centre, quatre compagnies du 2<sup>e</sup> bataillon du 23<sup>e</sup> et une compagnie du 133<sup>e</sup> sous le commandement du chef de bataillon Rotilet.

A droite, le groupe cycliste de la 6<sup>e</sup> D.C. sous les ordres du capitaine Marmier.

Les parallèles de départ étaient établies sur la ligne Crête 627 (bois Martignon, ferme de Fayemont), Battant de Bourras.

Les objectifs finaux à atteindre étaient respectivement les trois groupes de maisons (nord, central et sud) de l'agglomération de Launois, transformés par l'ennemi en tris puissants centres de résistance.

La, préparation d'artillerie commence le 24 juillet à 16 heures ; les Allemands ripostent violemment.

A 18 h.22, soit 8 minutes avant l'heure fixée pour le débouché de l'attaque, l'ennemi exécute un tir de barrage d'une violence inouïe ; les obus fusants de 150 tombent comme grêle ; une compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon perd tous ses officiers et ses sous-officiers.

Malgré l'intensité soutenue du bombardement, le lieutenant-colonel Sohier ordonne l'exécution de l'attaque qui se produit exactement à l'heure fixée (18h30) avec un élan magnifique, au milieu d'une pluie de shrapnells.

A gauche, les 9<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup>, compagnies du 23<sup>e</sup>, malgré des pertes sérieuses, atteignent rapidement leurs objectifs ; la 10<sup>e</sup> compagnie, chargée du nettoyage des tranchées dépassées par la 1<sup>re</sup> ligne, doit livrer un combat acharné pour remplir sa mission, elle l'exécute entièrement cependant et capture de nombreux prisonniers et plusieurs mitrailleuses.

Au centre, même rapidité d'exécution : les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> compagnies du 23<sup>e</sup> bondissent de la tranchée de départ sous une pluie de fer et sous le tir ajusté de deux mitrailleuses allemandes restées intactes.

D'un seul élan, la 1<sup>re</sup> ligne atteint les maisons du groupe central de Launois et s'en empare.

Une section de la 5<sup>e</sup> compagnie continue même son mouvement jusqu'à l'église de Launois.



Le bataillon lui aussi fait de nombreux prisonniers et enlève deux mitrailleuses et un matériel considérable.

L'attaque de droite se heurte à des fils de fer non détruits et reste en butte à un feu intense d'artillerie et de mitrailleuses ; les porteurs de, cisailles sont tués, les pertes sont très sévères. Le Commandant de cette colonne d'attaque cherche alors, à tourner l'obstacle par la droite, en engageant vers les maisons sud de Launois une unité réservée de son groupe cycliste. L'opération est couronnée de succès et le centre de résistance allemand se trouve bientôt encerclé de tous côtés.

A minuit, tous les objectifs sont atteints et le 25 juillet à 7 heures, les défenseurs du centre de résistance, étroitement investi par le groupe cycliste, se constituent prisonniers.

L'opération a donc pleinement réussi ; désormais la possession de la crête 627 est définitivement assurée et la position de La Fontenelle restera intacte entre nos mains jusqu'à la fin de la guerre.

En abordant les lignes ennemies avec un entrain magnifique, le 23<sup>e</sup> a établi sa réputation de Régiment d'attaque ; il en est récompensé par une Citation à l'Ordre de l'Armée, premier fleuron de sa couronne de gloire

*Ordre de la VIIe Armée, n° 53, du 5 août 1915.*

« Le 23<sup>e</sup> RI. sous les ordres du lieutenant-colonel Sohier, chargé d'enlever une position puissamment fortifiée s'est précipité sur les tranchées ennemies à travers des tirs de barrage extrêmement violents de l'artillerie adverse; dans son ardeur a même dépassé les objectifs qui lui étaient fixés ; s'est rendu maître en quelques minutes de l'organisation ennemie, faisant plus de 800 prisonniers dont 11 officiers et s'emparant d'un butin considérable dont 6 mitrailleuses a maintenu, tous ses gains malgré un violent bombardement. »

**Le soldat MASSACRIER Marcel Frédéric est « Mort pour la France » le 30 juillet 1916.**

\*\*\*\*\*

*Mémoire des Hommes* [↗](#)

26 N 597/6

*Journée du 30 juillet 1916*

### **30 juillet 1916**

Terrain d'attaque. Le terrain séparant la position de départ de l'objectif est très accidenté. Il est impossible de l'embrasser tout entier de n'importe quel point du secteur et même des secteurs voisins. Il se compose essentiellement d'un ravin profond (ravin du Tortillard) orienté d'abord O.E. puis à partir du bois 2 N.N.O.S.E. Les pentes Ouest de ce ravin dont le bord se trouve à 200 m environ de nos positions de départ sont très fortes, elles forment un véritable talus de 45° environ, en grande partie boisées, mais avec des éclaircies, formant des glacis dénudés entre les bois du haut du plateau et ceux du ravin. Les pentes Est de ce ravin sont douces, régulières largement évasées. Elles offrent des champs de tir très profonds. Elles permettent de prendre d'enfilade le ravin et de faire des feux étagés sur les pentes du talus de l'ouest et la lisière des bois. En somme terrain d'attaque très difficile ; larges champs de tir, bons flanquements, nids de mitrailleuses à contre pente, pour l'ennemi, et pour l'assaillant centres de résistance à contre-pente difficilement battus par l'artillerie, ravin difficile à aborder et à traverser.

Temps. Le jour de l'attaque un brouillard très dense (on ne voyait pas à 30 mètres) noyait tout le ravin et les plateaux avoisinants, dissimulant les obstacles, les passages, les objectifs, transformant en somme le combat en un véritable combat de nuit dans une zone depuis longtemps repérée par l'ennemi. Toutes ces circonstances défavorables bien connues de tous, rendaient la tâche difficile mais d'autant plus belle à remplir. Et c'est d'un bel élan que les hommes se lancèrent à l'assaut.

Déroulement des opérations.

Formation. Les 2 bataillons d'assaut se forment de la façon suivante :

2 Cies en première ligne sur 3 ou 4 vagues ;

1 Cie en renfort formant 2 vagues.

Sections de mitrailleuses et canons de 37 employés suivant les ordres du colonel.

1<sup>re</sup> phase. Le débouché des bataillons se fait à 5h 45. Déjà depuis une demi-heure les Allemands ont déclenché sur les parallèles de départ un feu intense d'artillerie qui couche de nombreux cadavres. Mais c'est en ordre calmes, confiants que de l'avis de tous leurs chefs nos hommes s'élancent.

Malheureusement le brouillard empêche de distinguer les objectifs, on ne voit les différents obstacles qui se présentent qu'en arrivant sur eux ; il aurait presque fallu marcher à la boussole.

A peine les premières vagues ont-elles dépassé de 150 à 200 mètres les parallèles de départ atteignant sur la droite le bord du talus qui domine le bois de Hem, vers la gauche, les abords de la carrière et le bois 2 Nord, que les mitrailleuses ennemies se mettent à crépiter de toutes parts. Elles paraissent situées d'une part à la corne nord du bois de Hem, au vois 2 du sud, au bois 2 du nord, dans la carrière NE. Du bois 3 sur la croupe au nord de cette carrière, dans la 3<sup>e</sup> position allemande.

Dans le bois 2 du sud, des fantassins allemands montent sur tranchée et debout tirent sur nos éléments.

D'autre part des fantassins ennemis se sont glissés le long du Tortillard immédiatement à l'ouest du bois 2 du nord et fusillent nos hommes. Dans cette dernière direction on entend aussi crépiter des mitrailleuses.

Peu à peu, tous nos éléments décimés cruellement se dispersent dans les trous d'obus à proximité de la ligne, lisière ouest du bois de Hem, bois 2 du nord et du sud.

Les blessés qui sortent de leur trou pour chercher du secours sont immédiatement mitraillés.

Cependant dans le bois de Hem, à la pointe du carrefour, quelques éléments de la 2<sup>e</sup> compagnie ont pu pénétrer mais sont refoulés par une attaque à la grenade, appuyée par un feu très vif de mitrailleuses situées dans des blockhaus à l'intérieur du bois. Le 2<sup>e</sup> bataillon n'est pas plus heureux. A peine aborde-t-il le bois 3 et la lisière du bois 2 du nord, il est fauché littéralement par les mitrailleuses tirant de tous côtés. Les premières vagues disparaissent, les autres s'arrêtent, refluent et se terrent dans des trous d'obus situés à contre-pentes d'une petite croupe à l'ouest du bois 3. Là, ils repoussent énergiquement des tentatives de contre-attaques parties d'une tranchée allemande non démolie située au N.O. de la carrière du bois 3. Tout cela s'est passé en moins d'une demi-heure. Ce qui a rendu la situation d'autant plus critique c'est que la liaison a été presque impossible à assurer. Le brouillard empêcha toute liaison avec l'artillerie. Des fusées sont lancées pour demander le tir de l'artillerie, elle ne les aperçoit pas. Les téléphones sont coupés. Le service de coureurs ne donne pas de résultats. Sur 4 coureurs expédiés par le chef de bataillon, Cdt le bataillon de droite aucun n'arrive. Sur 7 envoyés par le colonel, dès qu'il a entendu le crépitement des mitrailleuses un seul réussit à passer, mais il ne revient qu'à midi. Un officier blessé arrive à 7h 30 au P.C. du colonel et le renseigne sur la situation exacte. Le Lt-colonel Cdt le régiment (ordre daté de 7h 45) fait renforcer les 2 bataillons d'assaut de chacune une compagnie, 9<sup>e</sup> Cie au bataillon d'assaut, 11<sup>e</sup>

compagnie au 2<sup>e</sup> bataillon avec l'ordre de reconnaître le bois de Hem et d'essayer de le tourner par le Nord.

#### 2<sup>e</sup> phase

Le 2<sup>e</sup> bataillon s'est arrêté en flèche, le 69<sup>e</sup> qui attaquait en liaison avec lui à sa gauche étant revenu à sa tranchée de départ. Il emploie la 11<sup>e</sup> Cie à combler le vide qui s'est produit, et sous un feu de mitrailleuses et d'artillerie très violent s'installe sur le terrain conquis. Il est évident que ce bataillon ne peut pas avancer, tant que la croupe en face du 69<sup>e</sup> d'une part et que le bois de Hem d'autre part ne seront pas à nous.

Le bataillon Rouillet (1<sup>er</sup> Btn) tente malgré les pertes terribles qu'il a subies de reprendre son mouvement en avant. 3 reconnaissances sont envoyées sur le bois de Hem. Les 2 premières sont littéralement fauchées ; la 3<sup>e</sup> s'infiltré et malgré des pertes très sensibles parvient à apercevoir dans le bois de Hem, une organisation très forte. Une reconnaissance envoyée sur le bois 2 Sud ne peut l'aborder.

Il résulte des reconnaissances envoyées et des observations faites au cours de la journée que l'organisation Boche qui a arrêté l'élan de nos troupes est la suivante :

1<sup>o</sup> une ligne très solide de tranchées et de blockhaus en rondins et même en béton à la lisière ouest du bois de Hem, le long du talus du chemin creux dans le bois 2 sud, dans le bois 2 nord et dans la carrière.

2<sup>o</sup> en arrière de cette ligne, des emplacements de mitrailleuses probablement installées dans des trous d'obus sur la croupe au nord de la carrière et en avant de 425.

3<sup>o</sup> La position abondamment pourvue de mitrailleuses, et non démolie par l'artillerie.

#### 3<sup>e</sup> phase.

En présence d'une telle organisation, on ne pouvait songer à une nouvelle progression qu'après une forte préparation d'artillerie. Le commandement mis au courant de cette situation envoie dans l'après-midi l'ordre de s'installer sur les positions conquises en attendant que le mouvement en avant des éléments de droite et de gauche permette de le reprendre. La nuit du 30 au 31 est employée à :

1<sup>o</sup> Mettre de l'ordre dans les éléments éprouvés.

2<sup>o</sup> Organiser les points d'appui – Croupe à l'ouest du bois 3 – Lisière Est du bois de la Pépinière. Point 6423. Carrefour ouest du bois de Hem. Cette attaque nous a permis de réaliser une avance de 3 à 400 mètres. 3 prisonniers ont été faits au cours de l'action.

Pertes :       106 tués  
                  217 blessés  
                  196 disparus.

**Le soldat MASSABIE Marcel Frédéric fait partie des tués de cette journée.**

\*\*\*\*\*

[geneawiki](#)

**LE 23<sup>E</sup> REGIMENT D'INFANTERIE DANS LA GRANDE GUERRE**

**23ème Régiment d'Infanterie - 1914-191**  
**Journal chronologique (d'après les Fiches individuelles)**

## 1914

- Août 1914 : Entre-deux-Eaux (88), Mandray (88), Lutterbach (68), Schweighouse-Thann (68)
- Septembre 1914 : Saint-Dié-des-Vosges (88), Mandray (88)
- Octobre 1914 : Schweighouse-Thann (68)

## 1915

- Janvier 1915 : Ban-de-Sapt (88)
- Février 1915 : Ban-de-Sapt (88)
- Juin 1915 : Saint-Dié-des-Vosges (88)
- Juillet 1915 : Ban-de-Sapt (88)
- Septembre 1915 : Saint-Dié-des-Vosges
- Juillet 1915 : Ban-de-Sapt (88)
- Décembre 1915 : Soultz-Haut-Rhin (68), Moosch (68), Saint-Amarin (68), Wuenheim (68)

## 1916

- Janvier 1916 : Hartmannswiller (68)
- **Juillet 1916 : Hem-Monacu (80), Curlu (80)**

**Décès de Marcel MASSABIE le 30 juillet 1916 à Hem.**

## 1917

- Avril 1917 Loivre (51)
- Mai 1917 : Berméricourt (51)

## 1918

- Juin 1918 : Gravelines (59)
- Octobre 1918 : Anzegem (Belgique)

## Lieux-dits

- **Bois de Hem et Ferme de Monacu à Hem-Monacu (80),**
- Bois de Martignon (Hameau La Fontenelle, Ban-de-Sapt),
- Bois d'Ormont (Saint-Dié-des-Vosges (88))
- Hameau Launois (Ban de Sapt (88))
- Hameau Le Palon (Ban-de-sapt (88))
- La Planchette (Entre-deux-Eaux (88))
- Montagne Hartmannswillerkopf : (Wuenheim (68))

\*\*\*\*\*

wikipedia   
41<sup>e</sup> division d'infanterie (France)

41 <sup>e</sup> division d'infanterie	
Pays	 France
Branche	Armée de terre
Type	Division d'infanterie
Rôle	Infanterie
Guerres	Première Guerre mondiale
Batailles	1914 - bataille des Frontières 1916 - bataille de la Somme 1917 - Chemin des Dames

La 41<sup>e</sup> division d'infanterie est une division d'infanterie de l'armée de terre française qui a participé à la Première et à la Seconde Guerre mondiale.

#### Sommaire

- 1 Chef de corps
- 2 Première Guerre mondiale
  - 2.1 Composition au cours de la guerre
    - 2.1.1 1914
    - 2.1.2 1916
    - 2.1.3 1917
    - 2.1.4 1918
    - 2.1.5 Rattachements
- 3 L'entre-deux-guerres
- 4 La Seconde Guerre mondiale
  - 4.1 Drôle de guerre
  - 4.2 Composition
- 5 L'après Seconde Guerre mondiale
- 6 Notes et références
  - 6.1 Articles connexes
  - 6.2 Liens externes

#### **Chefs de corps**

- 18 février 1895 - 1<sup>er</sup> mars 1898 : général Langlois
- 10 mars 1898 - 26 mars 1899 : général Jouart
- 3 avril 1899 - 3 septembre 1901 : général Jeannerod
- 24 septembre 1901 - 9 octobre 1903 : général Deckherr
- 20 octobre 1903 - 14 novembre 1907 : général Michel
- 29 novembre 1907 : général Bonneau
- 9 novembre 1910 : général Legrand
- 14 mai 1912 - 31 janvier 1914 : général Gérard
- 3 septembre 1914 - 8 septembre 1914 : général Bataille
- 13 septembre 1914 : général Bolgert

22 septembre 1914 : général Claret de la Touche  
17 septembre 1916 : général Mignot  
17 juin 1917 - 31 mai 1918 : général Guignadaudet  
31 mai 1918 - 23 décembre 1918 : général Babelon  
23 décembre 1918 : général de Lardemelle  
26 novembre 1921 - 10 avril 1923 : général Dillemann  
30 mai 1923 - 28 décembre 1925 : général Fillonneau  
1926 : Louis-Gaston Zopff  
2 septembre 1939 - 17 juin 1940 : général Bridoux

### **Première Guerre mondiale**

Articles connexes : Première Guerre mondiale, plan XVII et mobilisation française de 1914.  
Mobilisée dans la VII<sup>e</sup> région.

Composition au cours de la guerre

#### **23<sup>e</sup> régiment d'infanterie d'août 1914 à novembre 1918**

42<sup>e</sup> régiment d'infanterie de juin 1917 à novembre 1918  
133<sup>e</sup> régiment d'infanterie d'août 1914 à juin 1917  
128<sup>e</sup> régiment d'infanterie de novembre 1917 à novembre 1918  
152<sup>e</sup> régiment d'infanterie d'août à décembre 1914  
215<sup>e</sup> régiment d'infanterie de décembre 1914 à juin 1916  
229<sup>e</sup> régiment d'infanterie de mars 1916 à novembre 1917 (dissolution)  
253<sup>e</sup> régiment d'infanterie de décembre 1914 à juin 1916  
343<sup>e</sup> régiment d'infanterie de décembre 1914 à juin 1916 (dissolution)  
363<sup>e</sup> régiment d'infanterie de septembre 1914 à septembre 1917  
373<sup>e</sup> régiment d'infanterie de septembre 1914 à juin 1916 (dissolution)  
5<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied d'août à décembre 1914  
15<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied d'août à décembre 1914  
41<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied de février à novembre 1915  
22<sup>e</sup> bataillon alpin de chasseurs à pied de décembre 1914 à mai 1915  
46<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins d'août à décembre 1914  
70<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins de septembre 1914 à mai 1915  
43<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale  
37<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale de septembre 1914 à juin 1915  
54<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale d'août à novembre 1918

### **1914**

4 – 10 août

En couverture, entre le col de la Schlucht et le col de Bussang.

À partir du 7 août, engagée dans la bataille de Mulhouse.

10 – 14 août

Repli à l'est de Rougemont-le-Château et de Massevaux.

14 – 24 août

Reprise de l'offensive en direction de Mulhouse :

19 août : combats vers Dornach.

24 – 29 août

Repli vers la région de Munster, puis vers celle de Gérardmer.

29 août – 13 septembre

Mouvement vers Anould ; puis attaques des hauteurs au nord d'Anould et de Fraize.

Violents combats au col de Mandray et des Journaux.

10 et 11 septembre : enlèvement de Mandray et du col des Journaux.

13 – 28 septembre

Mouvement vers Saint-Dié et occupation d'un secteur vers Lesseux et Fontenelle.

Combats dans le massif de l'Ormont, au Spitzemberg, à Charémont et à la Forain.

28 septembre 1914 – 11 juin 1916

### 1915

Occupation d'un secteur entre la Chapelotte et la Fave (région de Provenchères-sur-Fave), étendu à droite, à partir du 19 décembre 1914, jusqu'au col du Bonhomme :

En février et en mars 1915 : combats vers la Chapelotte.

22 juin : perte de la cote 637

8 juillet : reprise de la cote 637

24 juillet : prise de Launois ; combats de la Fontenelle.

23 mars 1916 : front réduit, à droite, jusqu'au col de Sainte-Marie.

25 et 26 avril : combats à la Chapelotte.

### 1916

11 juin – 16 juillet

Retrait du front, repos vers Bruyères.

À partir du 13 juin, mouvement par étapes vers Bayon ; repos et instruction au camp de Saffais.

À partir du 25 juin, transport par V.F. dans la région de Breteuil ; repos.

16 juillet – 10 août

Mouvement vers le front : engagée, à partir du 21, dans la bataille de la Somme, entre le bois de Hem et la Somme.

30 juillet, 7 et 8 août : attaques françaises (combats du bois de Hem, de la ferme Monacu et du bois de Retz).

**C'est le 30 juillet 1916 que tombe à Hem, le soldat Marcel MASSABIE, du 23° RI**

10 – 27 août

Retrait du front ; stationnement vers Villers-Bretonneux.

27 août – 14 septembre

Engagée à nouveau dans la bataille de la Somme, entre le sud du Forest et le nord-ouest de Cléry-sur-Somme

À partir du 3 septembre, attaque puis progression vers la ferme de Bois l'Abbé et Bouchavesnes.

12 septembre, prise de Bouchavesnes.

14 – 20 septembre

Retrait du front et repos au sud-ouest d'Amiens.

20 – 29 septembre

Transport par V.F. dans la région de Sainte-Menehould ; repos.

29 septembre – 31 décembre

Mouvement vers le front et occupation d'un secteur vers le Four de Paris et Vienne-le-Château, étendu à gauche, le 31 octobre, jusque vers l'Aisne.

31 décembre 1916 – 19 janvier 1917

Mouvement par étapes vers Mailly-le-Camp ; repos et instruction au camp.

### 1917

19 – 29 janvier

Mouvement, par Sézanne, Orbais-l'Abbaye et Ville-en-Tardenois, vers la région de Pargny-lès-Reims.

29 janvier – 12 mai

Occupation d'un secteur vers Sapigneul et les Cavaliers de Courcy, réduit à gauche, le 21 février, jusqu'à la ferme de Luxembourg, et, à droite, le 13 mars, jusqu'au sud de Loivre.

15 Avril : bataille du Chemin des Dames, prise de Loivre et organisation des positions conquises

4 mai : combat de Berméricourt.

12 mai – 3 juin

Retrait du front, repos vers Damery, à partir du 24 mai, au camp de Ville-en-Tardenois.

3 – 18 juin

Transport par camions dans la région de Châlons-sur-Marne ; repos et instruction vers Coupéville.

18 juin – 16 septembre

Mouvement vers le front et occupation d'un secteur vers la Courtine et la Côte 193.

16 septembre – 6 octobre

Retrait du front ; repos vers Saint-Germain-la-Ville et Pogny.

6 – 17 octobre

Transport par camions dans la région de Condé-en-Barrois, puis, le 15 octobre, dans celle de Verdun.

17 octobre – 21 novembre

Occupation d'un secteur vers la ferme Mormont et la Côte 344.

21 novembre – 29 décembre

Retrait du front et transport par V.F. dans la région de Joinville-en-Vallage ; repos et instruction.

À partir du 24 décembre, transport par V.F. dans la région Toul, Dombasle-sur-Meurthe.

29 décembre 1917 – 22 avril 1918

Occupation d'un secteur entre le Sânon et Bezange-la-Grande.

## 1918

22 avril – 1<sup>er</sup> mai

Retrait du front. Mouvement vers Saint-Nicolas-de-Port, puis vers Toul ; repos.

1<sup>er</sup> mai – 1<sup>er</sup> juin

Transport par V.F. dans la région de Beauvais puis dans celle de Bergues.

Engagée, à partir du 16 mai, vers Locre et le château de Locre, dans la 3<sup>e</sup> bataille des Flandres

20 mai : prise de l'hospice de Locre.

1<sup>er</sup> – 29 juin

Retrait du front ; repos vers Saint-Pol-sur-Mer.

À partir du 7 juin, transport par camions vers Cassel ; repos et travaux de deuxième position.

29 juin – 8 juillet

Occupation d'un secteur vers Koutkot et Fontaine-Houck.

8 – 17 juillet

Retrait du front (relève par l'armée britannique); repos vers Cassel.

À partir du 10 juillet, transport par V.F. dans la région de Senlis ; repos.

17 juillet – 8 août

Mouvement vers la lisière est de la forêt de Villers-Cotterêts.

À partir du 18 juillet, engagée, vers Faverolles, dans la 2<sup>e</sup> bataille de la Marne :

Offensive, depuis la Savières vers la Vesle, par Oulchy-le-Château (25 juillet) et Saponay.

8 – 24 août

Retrait du front et transport par camions à Étrépilly ; repos.



24 août – 5 septembre

Transport par camions vers Soissons.

À partir du 25 août, engagée dans la poussée vers la position Hindenburg : progression, par Cuffies, jusque vers Laffaux.

5 – 21 septembre

Retrait du front, repos vers Soissons.

À partir du 15 septembre, engagée encore dans la Poussée vers la position Hindenburg, à l'ouest de Vailly-sur-Aisne : combats au nord de Vailly.

21 septembre – 3 octobre

Retrait du front et mouvement vers Villers-Cotterêts.

À partir du 22 septembre, transport par V.F. dans la région de Lederzeele, puis mouvement vers Ypres.

3 – 21 octobre

Engagée dans la bataille des crêtes des Flandres (en liaison avec l'armée belge) : progression, en combattant, de Poelkapelle vers Roulers.

14 et 15 octobre : engagée dans la bataille de Roulers : attaque et prise de Roulers (14 octobre).

21 octobre – 10 novembre

Travaux d'organisation des positions conquises.

À partir du 31 octobre, engagée dans la bataille de la Lys et de l'Escaut (en liaison avec les armées américaine et britannique) : violents combats vers Audenarde ; puis franchissement de l'Escaut.

10 – 11 novembre

Retrait du front ; regroupement à l'ouest d'Audenarde

.

**Rattachements  
Affectation organique:**

Mobilisation : 7<sup>e</sup> corps d'armée

Octobre 1914 : 34<sup>e</sup> corps d'armée

Juillet 1916 : 7<sup>e</sup> corps d'armée

**1<sup>re</sup> armée**

2 – 11 août 1914

28 août – 8 décembre 1914

**2<sup>e</sup> armée**

6 octobre – 24 décembre 1917

**4<sup>e</sup> armée**

20 septembre 1916 – 20 janvier 1917

3 juin – 6 octobre 1917

**5<sup>e</sup> armée**

20 janvier – 3 juin 1917

1<sup>er</sup> – 9 mai 1918

**6<sup>e</sup> armée**

25 – 28 juin 1916

16 juillet – 20 septembre 1916

**7<sup>e</sup> armée**

4 avril 1915 – 13 juin 1916

25 – 26 juillet 1918

19 octobre – 11 novembre 1918

**8<sup>e</sup> armée**

24 décembre 1917 – 1<sup>er</sup> mai 1918

**10<sup>e</sup> armée**

28 juin – 16 juillet 1916

10 – 15 juillet 1918

26 juillet – 21 septembre 1918

**Armée d'Alsace**

11 – 28 août 1914

**Détachement d'armée de Lorraine**

13 -25 juin 1916

**Détachement d'armée du Nord**

9 mai – 30 juin 1918

**Détachement d'armée de Verdun**

8 décembre 1914 – 4 avril 1915

**G.A.F.**

21 septembre - 19 octobre 1918

**G.Q.G.A**

30 juin – 4 juillet 1918

\*\*\*\*\*

Chtimiste 

LUZECHE

**LA BATAILLE DE LA SOMME**

**Juillet – octobre 1916**

L'époque de la bataille de la Somme est celle de toute la guerre, à laquelle s'applique le mieux la formule célèbre : « **L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe.** »

Par la suite on est revenu, aussi bien chez nos ennemis que chez nous, à d'autres idées.

Mais, à ce moment, on avait pour principe que le seul moyen de forcer le passage était de détruire complètement le système de défense (au moyen du pilonnage) puis, les obstacles anéantis, d'y lancer l'infanterie « la canne à la main. »

**Vision d'un bombardement**

Par Paul HEUZE, 1921)

Dimanche 25 juin 1916, je me trouvais, avec quelques camarades, sur une espèce de butte située -- autant que je m'en souviens - à l'ouest d'Albert, dominant la ville ; et nous contemplions, au milieu d'un tintamarre effroyable, un spectacle extraordinaire : le bombardement des lignes allemandes par l'artillerie des alliés, qui venait de se déclencher pour la « préparation » de la grande offensive du 1<sup>e</sup> juillet.

Notre observatoire se dressait à peu près au centre du secteur de l'attaque ; et, de là, nos regards pouvaient se porter, à gauche jusqu'à la vallée de l'Ancre et jusqu'aux hauteurs de Beaumont-Hamel, en face jusqu'aux collines derrière lesquelles est Bapaume, à droite jusqu'à la vallée de la Somme, par-dessus Frécourt et Suzanne nous dominions la bataille, comme de la pointe d'un promontoire.

Quelques milliers de canons, dont nous ne voyions pas un seul, tiraient alors ensemble sur les positions ennemies, et leurs coups faisaient un grondement ininterrompu, avec des claquements et des arrachements bizarres, dans lesquels, aussi, les longs sifflements des obus

passant au-dessus de nos têtes, en voûte, mettaient des stridences aiguës de cent espèces différentes.

Le ciel était gris et bas; mais l'air, empli d'odeurs âcres, était comme frissonnant des rafales de bruit, et un bouquet d'arbres, auprès de nous, agitait ses feuilles ; le sol, aussi, frémissait sous nos pieds; et, sur tout l'horizon, en face, dans les lignes allemandes, il nous semblait assister à une sorte de tremblement de terre. Au milieu de nuages de fumée noire et de poussière, des éclatements, des explosions, des gerbes énormes de terre et de débris, en éventail, qui rappelaient celles des vagues se brisant sur les récifs, des lueurs d'incendie, des bouffées rouges, des disparitions subites de grands arbres paraissant s'engloutir dans le sol.

Rien ne répondait, de là-bas : aucun signe de vie

Nous savions pourtant que des êtres humains, nos ennemis, y vivaient et y recevaient sans répit cette infernale avalanche; et nous étions très contents, car nous attendions cette minute depuis bien des jours !

Jamais encore nul d'entre nous n'avait vu un bombardement aussi formidable. Aussi, à mesure que les heures s'écoulaient, la colline où nous nous étions arrêtés s'encombrait de spectateurs : il y en avait de toutes sortes --- comme toujours, au front, dans ces circonstances -- et il semblait que toute l'Armée anglaise (car nous nous trouvions dans le secteur anglais) y fût représentée : des généraux, des officiers de toutes armes, des cavaliers, des gens de police, des coloniaux, des Canadiens, des Écossais, des Hindous. Pas de bruit, pas de cris ; mais une émotion contenue, mêlée de fierté et d'espoir.

Puis, le soir vint... La canonnade continuait, continuait, sans faiblir... Je dus partir avec l'officier que j'avais accompagné...

C'était la bataille qui venait de se déclencher, la grande bataille dont les préparatifs s'étaient faits, sous nos yeux, pendant plusieurs mois

### La préparation de la Bataille de la Somme

Pendant plusieurs mois, toute la région en arrière du front avait été transformée en un immense et bourdonnant chantier; et l'on avait eu là, vraiment, pour la première fois, la notion exacte et palpable, du rôle que pouvait jouer l'industrie dans la guerre moderne.

Le pays, pour ses habitants eux-mêmes, n'était pas reconnaissable. Construction de routes nouvelles, éventrement de la campagne par des nuées de territoriaux manieurs de pioches et de pelles, lourds camions routiers déversant sans relâche, nuit et jour, des monceaux de cailloux; arroseuses, rouleaux compresseurs ; établissement de lignes de chemin de fer, avec gares aux multiples voies et quais de déchargement pour le matériel et les munitions ; installations de parcs d'aviation, sous les immenses « Bessonneau » recouverts de bâches



noires, jaunes et vertes, imitant des prairies galeuses ; mise en place d'innombrables batteries d'artillerie lourde, avec les canons enterrés dans le sol et des plates-formes bétonnées ; De tous les côtés, dans des taillis, au bord des routes, parcs à munitions, amoncellement d'obus de tous calibres sous de petites baraques en toile peinte ; creusement de tranchées et de boyaux, d'abris pour les troupes s'enfonçant dans les collines, de postes de relais d'ambulance

pour les blessés ; pose de cent mille lignes télégraphiques et téléphoniques, enchevêtrées ; forage de puits et installation de grands postes d'eau, avec les longs abreuvoirs tout neufs pour les chevaux : ç'avait été, sous nos yeux, la mise en œuvre, pour l'art de la guerre, de tout ce que la science pratique peut lui apporter de perfectionnements!

Il n'est pas jusqu'au camouflage qui n'ait paru atteindre alors son apogée. Ce qui fut consommé de toile peinte, pendant ces quelques mois, est invraisemblable des kilomètres carrés !

Il y en avait pour tout et sur tout!... Et le « truquage » !

Faux arbres en tôle, fausses bornes kilométriques, faux débris, faux canons, faux obus, faux cadavres de chevaux ou d'hommes, tout cela creux, pour servir d'observatoires ; grands rideaux de rafla, teint en vert-feuille, jetés par-dessus des passages, des ponts, des travaux en cours ; châssis dressés, représentant des maisons en ruines, pour masquer des batteries ; j'ai même vu fabriquer une grande péniche, entière, destinée à camoufler une canonnière fluviale !

Il paraît incontestable que les Allemands furent trompés.

Certes, ils savaient qu'une offensive se préparait sur le front de Picardie; les grands travaux d'aménagement se faisaient au grand jour : il le fallait bien !

Mais grâce, sans doute, à nos aviateurs qui leur interdisaient toute observation, les détails leur échappèrent. Si bien que, quand l'infanterie à son tour, au dernier moment, arriva en ligne (je vois toujours tous ces coloniaux montant, montant, montant, aux derniers jours de juin!) et fonça brusquement sur eux, on peut dire que nos ennemis furent absolument et profondément stupéfaits!

Ils attendaient bien une attaque sur le secteur anglais : sur le secteur français, ils avaient cru, purement et simplement, à une feinte.

Il est vrai, -- il faut s'en rendre compte après coup - qu'il était impossible à des cerveaux allemands d'imaginer que l'Armée française, épuisée par quatre horribles mois de défensive sous Verdun, aurait l'audace d'entreprendre, dans le même temps, une action d'une telle envergure sur un autre point du front!...

### **Le plan d'attaque**

C'est au mois de décembre 1915, au cours de réunions tenues à Chantilly, le 6 et le 7, sous la présidence du général Joffre, que la décision avait été prise d'une offensive générale « sur tous les fronts », au milieu de l'année 1916.

En ce qui concernait le front de France, l'attaque devait être faite par les Anglais et les Français, à peu près par moitié.

La date choisie était le 1<sup>e</sup> juillet; l'emplacement : le front de Picardie, appelé plus couramment front de la Somme, entre la région d'Hébuterne et la région de Lassigny, sur environ 70 kilomètres ; la direction générale de l'attaque était une ligne Bapaume-Péronne-Ham ; le but une fois de plus, la « percée » du front ennemi.

L'emplacement était remarquablement bien choisi, et la suite devait le démontrer. En effet, cette partie du front, depuis les cahotements de la « course à la mer », était restée calme.

Il y avait bien eu, de part et d'autre, quelques incursions et quelques bombardements ; mais, du côté français comme du côté allemand, les positions étaient très solides; et comme une avance partielle ne pouvait offrir aucun avantage, ni pour nos adversaires ni pour nous, les Allemands n'éprouvaient, de ce côté, aucune crainte.

Une réunion du 18 février 1916, à la veille même de Verdun confirma l'accord franco-anglais; et, immédiatement, les travaux préparatoires commencèrent.

Pour les Français, c'était le général Foch qui mènerait l'affaire avec trois Armées (une quarantaine de divisions) ; du côté anglais, le général Douglas Haig, successeur du maréchal French, avec deux Armées. Le point de jonction des deux alliés serait le fleuve (la Somme) qui coupait à peu près perpendiculairement, en zigzags, la ligne d'attaque.

**L'offensive allemande sur Verdun aurait pu faire abandonner ces projets.  
Heureusement, il n'en fut rien.**

Le général Joffre, appuyé par le général de Castelnau, arriva à faire maintenir le principe de l'offensive, quitte à en modifier légèrement le but et le plan. Les Anglais, eux, hésitaient. Ils auraient préféré nous apporter une « aide immédiate » à Verdun : le Commandement français ne l'accepta pas; et prenant seul, avec une magnifique confiance, la responsabilité de protéger et de sauver la vieille citadelle de la Meuse, il demanda seulement aux Anglais de « relever », sur d'autres points du front, nos formations appelées pour la fournaise de Verdun : ce qu'ils firent.

Certes, en ce sens, nos alliés nous furent alors d'un grand secours ; mais pendant ce temps, ils devaient (comme nous) continuer leurs préparatifs sur la Somme; et, comme le faisait remarquer le général de Castelnau, c'était précisément en accomplissant quand même, à tout prix, au jour dit, cette puissante attaque, que nous avions des chances de décongestionner les forces allemandes assemblées contre Verdun.

Le but de l'offensive sur la Somme se trouvait donc ainsi modifié : il ne s'agissait plus, essentiellement, d'une percée du front ennemi : il s'agissait, avant tout, de dégager Verdun. Qu'accessoirement, résultat devenu secondaire, on pût forcer les lignes, ce serait tant mieux mais, ce qui était plus important encore, c'était d'user l'adversaire, de lui tuer du monde, de lui démolir du matériel.

Le plan d'attaque, lui aussi, par suite du changement d'objet, se trouvait nécessairement quelque peu modifié. On enleva au général Foch, au fur et à mesure des besoins pour Verdun, plus des deux tiers des forces qui lui avaient été primitivement assignées : si bien qu'il ne dut attaquer, finalement, qu'avec une douzaine de divisions.

Dans ces conditions, son front d'attaque fut réduit, sur la zone extrême sud, d'une vingtaine de kilomètres, ce qui supprimait l'attaque en direction de Ham : la région sur laquelle allait se dérouler la bataille était le beau et riche Santerre. Quant au généralissime anglais, lui ne changeait pas son dispositif ; mais son action pouvait et devait alors devenir la principale.

Telle quelle, la conception des alliés était audacieuse en de pareilles circonstances ; et ce ne fut pas sans difficultés, au milieu de mille critiques de toutes espèces, que le Commandement français put en poursuivre la réalisation en mars, en avril, en mai, en juin.

A l'arrière, particulièrement dans les milieux politiques, on criait au scandale. Savoir que des divisions « se reposaient » tranquillement dans la Somme, tandis que tant de dangers menaçaient Verdun et que tant des nôtres y étaient broyés, restait incompréhensible.

Des gens qui ne connaissaient rien de rien de la guerre (ce sont ceux-là qu'on écoute volontiers !) criaient, en levant les bras

« Qu'attend-on pour tout jeter sur la Meuse ? »

Joffre tint bon; et Foch; et Douglas Haig.

Et, au jour prescrit, à l'heure dite, l'une des plus belles victoires de la guerre (car la Somme fut cela) devait venir enfin démontrer combien le Haut Commandement français, cette fois, avait vu juste !

### LES ARMEES EN PRESENCE

Au nord, le général Douglas Haig avait sous ses ordres deux Armées : la 4<sup>e</sup> (général Rawlinson) et la 5<sup>e</sup> (général Gough), celle-ci en réserve.

Le point de jonction avec les Français s'était trouvé un peu remonté, de sorte que Foch, qui avait, lui aussi, deux Armées (2) : la 6<sup>e</sup> (général Fayolle) et la 10<sup>e</sup> (général Micheler) - celle-ci en réserve, - avait tout un Corps d'Armée, le fameux 20<sup>e</sup> (général Balfourier, quatre divisions), sur la rive droite du fleuve (Somme). Sur la droite du 20<sup>e</sup> Corps d'Armée était le 1<sup>er</sup> Corps colonial (général Berdoulat, quatre divisions); au-dessous encore, et en appui, le 35<sup>e</sup> Corps d'Armée (trois divisions).

La liaison entre les Armées alliées se faisait à Maricourt

Qu'y avait-il en face ?

Dans une petite brochure publiée dès 1916 par John Buchan, l'auteur, essayant, ce qui est bien naturel, d'expliquer l'échec des Anglais à leur aile gauche, écrit, entre autres choses :

*« Les Allemands supposaient que l'attaque s'étendrait d'Arras à Albert (secteur anglais) et, dans toute cette région, ils avaient opéré une concentration complète d'hommes et de canons. Ils étaient moins bien préparés au sud d'Albert; et, au sud de la Somme, ils furent pris en défaut ».*

Cela est dit, évidemment, dans un certain but expliquer l'avance plus rapide des Français ; mais cela est cependant la pure vérité.

Les Allemands, encore une fois, ne pouvaient nous croire, nous Français, capables d'un tel effort ; et ils avaient naturellement massé le gros de leurs forces vers le front du nord.

Là était leur II<sup>e</sup> Armée (Von Below), ayant à sa gauche la fameuse VI<sup>e</sup> Armée commandée par le prince Rupprecht de Bavière, qui n'avait pas « fait » Verdun; et, plus bas, face à nous, était la IV<sup>e</sup> Armée, celle qui subit le coup de la surprise.

### **Les trois Armées, ensemble, représentaient plus de 500000 combattants.**

Mais ce qui devait surtout rendre la bataille fort dure, pour tous, c'étaient les formidables positions défensives de l'ennemi.

Les Allemands, eux aussi, avaient remué de la terre, dans une autre intention que nous et depuis plus longtemps. Et, aussi bien, le pays qu'ils occupaient se prêtait merveilleusement à ces gigantesques travaux.

Entre l'Ancre et la Somme, le terrain est naturellement accidenté : petites collines, vallons, futaies, vastes prairies marécageuses, très nombreux villages, souvent entourés de bois et possédant presque toujours des caves ; au sud de la Somme, le pays est plus plat, mais il est bosselé de longues ondulations séparées par de petits cours d'eau peu profonds. Cette région, pendant près de deux ans, les Allemands avaient travaillé à en faire une sorte de vaste « camp retranché ».

Nos ennemis, il faut le remarquer, occupaient presque partout des hauteurs. Leur front se composait d'une forte première position, avec des tranchées de première ligne, d'appui et de réserve, et un labyrinthe d'abris profonds ; d'une deuxième ligne intermédiaire, moins forte, protégeant des batteries de campagne ; et, un peu en arrière, d'une deuxième position presque aussi forte que la première. A l'arrière, se trouvaient des bois et des villages « fortifiés », reliés par des boyaux, de façon à former une troisième et même une quatrième ligne.

Qu'on ajoute à cela des chemins de fer, rayonnant de La Fère, de Saint-Quentin et de Cambrai, de nombreuses « voies étroites, une puissante artillerie, d'innombrables mitrailleuses servies par des mitrailleurs de premier ordre.

C'était le type parfait de « l'organisation en profondeur », avec des tranchées couvertes, des chambres bétonnées et de véritables habitations souterraines, comportant d'ailleurs tout le confort moderne : celles-là, les troupes alliées devaient les découvrir, à mesure qu'elles avanceraient, et leur étonnement fut grand !

John BUCHAN décrit cela :

*« En parcourant le pays conquis, on se sentait pénétré de respect pour le travail de castor du soldat allemand... Le sol de cette région est le meilleur dans lequel on puisse creuser, car il se coupe comme du fromage et durcit ensuite comme de la brique, quand le temps est sec... Une des tranchées de communication était formée d'un tunnel de 100 mètres de longueur, soutenu d'un bout à l'autre par des poutres, et à une telle profondeur qu'il était à l'épreuve des obus les plus lourds. Les petits trous d'homme, destinés aux tirailleurs, étaient très habilement disposés. On y accédait des tranchées par des boyaux, et les ouvertures étaient habilement dissimulées sous des débris d'apparence naturelle.*

*Mais le plus étonnant, c'étaient les abris. Il y en avait un, à Fricourt, qui avait neuf chambres et cinq portes de sorties; il était muni de portes de fer et de rideaux; le sol était recouvert de toile cirée et les murs de papier de tenture ; il y avait aussi des tableaux et, enfin, une bonne salle de bains, de la lumière et des sonneries électriques L'état-major qui l'habitait devait mener une vie joyeuse ! ...*

*Beaucoup de ces abris avaient deux étages ; un escalier de dix mètres, bien tapissé, conduisait au premier étage et un autre escalier, de la même longueur, conduisait à un étage au-dessous... Quand les Allemands proclamaient avec orgueil que le front de l'ouest était inexpugnable, ils le croyaient. Ils croyaient avoir fondé une cité permanente, dont ils ne sortiraient qu'après une paix triomphante. »*

C'était toute cette formidable organisation qu'il fallait « passer ». Pour cela, nous allions essayer, d'abord, de la démolir avec de l'artillerie.

De là l'accumulation, pour la bataille de la Somme, d'une masse d'artillerie comme jamais encore on n'en avait vu, avec quelques millions d'obus à tirer, et cette « préparation » fantastique avec laquelle on obtint, d'ailleurs, le résultat désiré.

Quelle valeur avait, réellement, cette conception, au point de vue d'une « percée » ?

La vérité, c'est qu'il est toujours extrêmement difficile de percer une ligne parce que, quel que soit le moyen adopté, tout, a la guerre, tient dans l'exécution et que c'est souvent à des autorités subordonnées qu'incombe, subitement, la responsabilité de prendre des décisions.

On n'a pas percé à la Somme, malgré le « pilonnage » le plus perfectionné ; et, par contre, à deux reprises, en 1918, nous devons voir les Allemands nous percer sans pilonnage.

Est-ce la condamnation du système ? Peut-être pas.

Il est extrêmement délicat, pour un chef, sur le terrain, en pleine action, de décider d'avancer. Il s'est produit, à la Somme, ce qui s'est produit ailleurs, ce qui s'est produit de même, souvent, chez les Allemands : tel chef ayant en face de lui, par exemple, un village vide d'ennemis, et ne le sachant, ne l'a pas occupé à ce moment précis; et, ensuite, se décidant trop tard, il a trouvé la position occupée par de nouveaux défenseurs.

## LA BATAILLE

On peut, et on l'a déjà fait, distinguer trois « phases » dans la bataille de la Somme

La première, qui va du 25 juin au 20 juillet, est celle du bombardement et des grandes « enjambées » d'infanterie. Puis, encore vive aux derniers jours de juillet, l'action est languissante pendant tout le cours du mois d'août, très chaud; et cela fait une deuxième phase. Enfin, en septembre, il y a reprise de l'activité sur tout le front jusque vers le milieu d'octobre, qui amène, avec l'automne, dans d'épouvantables flots de boue, l'arrêt de l'offensive : c'est la troisième phase.

### La première phase (25 juin-20 juillet)

#### La préparation d'artillerie 25 juin-30 juin

Plus de 4000 pièces de canon - anglaises et françaises - parmi lesquelles les monstres de « l'artillerie lourde sur voie ferrée », voilà ce qui fut rassemblé sur le front, face à l'ennemi.

A leur service, une aviation puissante, pleine d'entrain, bien supérieure, cette fois, à l'aviation allemande, et qui allait, détruisant sans répit les drachen de l'adversaire, lui « crever les yeux. »

**Et le bombardement commença à partir du 25 août.**

**Il dura six jours pleins** et tous ceux qui y ont assisté en ont gardé un souvenir inoubliable. Car on a pu voir, depuis, des canonnades aussi intenses, mais pas d'une telle étendue ni d'une telle durée.

Accompagnée de fréquentes émissions de **gaz**, celle-là fit, chez l'ennemi, de qui l'artillerie, privée d'observateurs, ne pouvait répondre, des ravages horribles. La nuit, quand on passait sur les routes situées en arrière du front, le firmament, à l'est, semblait illuminé comme par des séries ininterrompues d'éclairs de chaleur.

Le temps était gris et pluvieux; néanmoins, sur les routes détrempées les troupes étaient en mouvement, et les grands convois de camions commençaient à porter les ravitaillements. Car le service automobile, lui aussi, se préparait depuis quelque temps : après l'expérience de Verdun, où il avait été obligé de tout improviser, après la rude épreuve de la « Voie Sacrée », après le succès de la « Commission régulatrice automobile » de Bar-le-Duc, il était prêt, sur la Somme, pour des transports intensifs.

Il avait organisé, pour le premier jour de l'attaque (1<sup>er</sup> juillet), une nouvelle Commission régulatrice automobile, située à Longueau, qui devait avoir la régulation des convois de toutes sortes pendant la bataille et qui, d'ailleurs, s'acquitta fort bien de sa tâche, en évitant, sur un écheveau de routes très embrouillé, les néfastes embouteillages.

Et, déjà, ses formations, assemblées de tous les points du front dans la région à l'est d'Amiens, se mettaient en route vers les lignes de bataille.

Le moral, dans toute l'Armée - dans les deux Armées alliées --était magnifique de confiance et d'entrain : c'était, enfin, le grand combat pour la délivrance et, comme disaient les Anglais - et on le croyait -- le « suprême effort » de la guerre !



Les canons tonnaient, tonnaient toujours sous le ciel gris et bas.

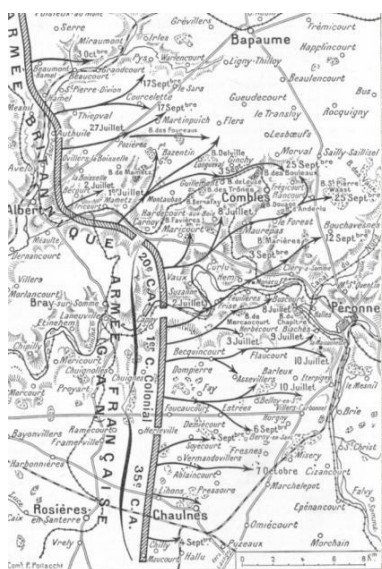
Puis, dans la soirée du 30 juin, le temps ayant changé brusquement, les nuages tristes s'en allèrent vers l'ouest, en s'effilochant, et toute la campagne du Santerre, restée verte et jolie quand même au milieu de ces bouleversements, fut baignée dans la lumière rose d'un beau couchant de plein été.

La nuit fut sereine et fraîche; et, le lendemain, la première journée de juillet s'annonça chaude et sans nuages, avec de nombreux chants d'alouettes.

Alors, à 7h30 très précises, de toutes les tranchées, sur une ligne de 45 kilomètres, l'infanterie bondit.

## DU COTE FRANÇAIS

A l'extrême sud, c'était le 1e Corps d'Armée colonial (général Berdoulat), appuyé par une division du 35e Corps d'Armée, qui montait à l'assaut en chantant La Marseillaise : en quelques heures, il s'empara de Fay, Dompierre, Becquincourt, et prit pied sur le plateau de Flaucourt.



Toute la première position allemande était à nous et la deuxième position, marquée par Assevillers, Herbécourt, Feuillères, était abordée sans qu'on eût même dû engager les réserves.

On avait fait 5000 prisonniers.

L'attaque fut une surprise absolue pour l'ennemi; car, peu d'instants avant qu'elle commençât, on avait justement distribué aux troupes allemandes de première ligne un ordre du jour annonçant la « prise imminente » de Verdun et affirmant qu'en conséquence, en dépit des apparences toute offensive française sur un autre point était impossible !

Des officiers furent faits prisonniers au moment où ils commençaient leur toilette du matin dans les abris ; des bataillons entiers furent pris, d'un coup, avec un minimum de pertes pour nous 200 hommes pour toute une division !

Sur le champ de bataille il y avait, par contre, une grande quantité de cadavres allemands.

Je me souviendrai toujours, et tous ceux qui l'ont vu, je pense, de l'aspect de ce champ de bataille.

Dompierre et Becquincourt particulièrement, ou du moins les emplacements de ces villages, étaient effrayants de dévastation.

On eût dit une mer, dont les vagues énormes se fussent subitement figées, et sur laquelle surnageaient d'extraordinaires débris de toutes sortes : blocs de pierre, ferrailles tordues, poutres calcinées, briques, tuiles cassées, morceaux de meubles, vêtements, paillasses éventrées, instruments de labourage, matériel militaire, rondins, fils de fer, armes, pieux, munitions, roues, voitures démolies... tout était confondu, pêle-mêle, dans un infernal fouillis. Il était impossible de déterminer un plan quelconque du village dont les maisons avaient disparu : quelques moignons noirs se dressaient : l'église, peut-être, avec le cimetière retourné comme le reste...

Des batteries de 75, déjà installées tant bien que mal dans ce chaos, tiraient vers les lignes allemandes, qui renvoyaient des 77 dont personne ne semblait se préoccuper. Aucune tristesse, d'ailleurs : c'était encore l'atmosphère de la bataille.

### **Mais, pendant ce temps, que s'était-il passé au nord de la Somme?**

De ce côté, le 20e Corps d'Armée ne devait, en principe, que soutenir l'attaque anglaise. En fait, entraînant avec eux la droite alliée, les splendides soldats de Balfourier - parmi lesquels les jeunes recrues de la classe 16 se montrèrent particulièrement ardents -- s'emparèrent, en quelques bonds, de Curlu et de toute la première position ennemie.

Là encore, peu ou pas de pertes pour nous.

Sur tout le front, l'aspect du ciel était caractéristique. Il y avait, au-dessus des lignes françaises, une longue file de saucisses, claires et transparentes dans le soleil : l'œil en découvrait vingt à vingt-cinq; sur les lignes allemandes, pas une ; nos avions les avaient crevées à mesure qu'elles tentaient de s'élever.

### **L'ECHEC ANGLAIS**

Malheureusement, dans le secteur anglais, les résultats n'étaient pas aussi brillants. L'objectif des troupes britanniques était le même que le nôtre : enlever la première position allemande.

A leur gauche, elles avaient en face d'elles Gommécourt (au nord d'Hébuterne), Serre, Beaumont-Hamel, Thiepval. Or, leurs assauts se brisèrent sur les positions -- fort solides, il est vrai, -- de l'ennemi : pas un pouce de terrain ne fut conquis.

Pour leur droite, le thème de l'attaque était de faire tomber le saillant de Fricourt, en le contournant par le nord et par l'ouest : par le nord en prenant Ovillers et La Boisselle, par l'ouest en prenant Mametz.

La manœuvre réussit à l'ouest, où l'extrême droite anglaise, entraînée par notre 20<sup>e</sup> Corps d'Armée, s'empara très brillamment de Mametz et de Montauban.

Mais sur Ovillers et sur La Boisselle, en dépit de quelques avances momentanées, ce fut l'impuissance complète ; et au centre, Fricourt lui-même, entouré, ne devait être pris que le lendemain.

Les Anglais se sont excusés, comme ils ont pu, de ces échecs qui devaient avoir de grosses conséquences.

Dans un passage d'une brochure, John Buchan écrivait, en 1916 :

*« Avant que nos hommes eussent pu sortir de leurs tranchées, les Allemands avaient couvert notre front de puissants explosifs et, dans bien des cas, entièrement démoli la première ligne de tranchées. Sur toute la ligne, à 50 mètres en avant et en arrière de la première tranchée, ils firent pleuvoir des obus de 6 et de 8 pouces (150 et 210 millimètres). Cela fit que nos troupes, au lieu de se former en avant de la tranchée, furent obligées de se former sur le terrain découvert en arrière, car la première tranchée n'existait plus.*

*En outre, l'ennemi maintenait un feu de barrage intense qui devait être dirigé par des observateurs, car il suivait nos troupes à mesure qu'elles avançaient. »*

C'est possible. Aussi bien, répétons-le encore, la réalité seule compte à la guerre.

La gauche anglaise n'avait pas avancé, voilà le fait : elle devenait, provisoirement, pivot : la manœuvre générale d'avance en lignes parallèles était donc enrayée.

Chez nous autres, il y eut, lorsqu'on apprit que la gauche anglaise était restée bloquée, une grande désillusion.

Et quand, les jours suivants, l'Armée française, en dépit de ses débuts si brillants, dut s'arrêter à son tour pour attendre les retardataires, ce fut une malédiction générale contre les Anglais.

Nous avions tous pensé que Péronne allait être pris dans la première semaine : or, Péronne n'était pas encore pris six mois après !

Je crois réellement qu'aujourd'hui on peut continuer de penser qu'il était possible que Péronne fût pris dans les sept premiers jours.

Certes, nous ignorions alors le vrai but principal de l'offensive, qui fut parfaitement bien rempli : enlever des divisions allemandes à Verdun. Mais il paraît incontestable que, si la ligne s'était déplacée toute entière avec la même rapidité que la droite, la bataille eût réalisé alors complètement - en surplus -- la « percée », peut-être définitive, du front ennemi!...



Hélas! Les temps n'étaient pas révolus.

Quoi qu'il en soit, les Britanniques, en partie, avaient échoué. Et ils avaient eu des pertes énormes : leurs officiers, en tête, s'étaient fait massacrer, la badine à la main.

Mais ils s'étaient battus individuellement comme des lions; et l'effet moral, il faut le proclamer, avait été formidable sur l'ennemi : car c'était la première fois que l'Armée anglaise, devenue une grande Armée, se montrait dans sa force.

D'ailleurs, un nombre considérable de prisonniers qui, la plupart, s'étaient rendus sans combat, venait témoigner de l'épouvante des Allemands.

**Le dimanche 2 juillet**, à 14 heures, les Anglais achevaient la prise de Fricourt, où ils trouvaient des abris profonds de 40 pieds.

**Le 3**, ils se consolidèrent en s'emparant des bois de Mametz, au sud de Contalmaison : c'est là que plus de 1000 prisonniers furent cueillis dans un seul fourré.

Un officier d'un régiment de Highlanders, dans une lettre, a décrit avec pittoresque ce qu'il a vu, lui blessé, de ce joli coup de filet :

*« C'était le plus beau spectacle que j'eusse vu de ma vie. Il y avait 600 boches de tout rang, s'avançant en colonne à travers la campagne, dans la direction de l'arrière ; il va sans dire qu'ils étaient désarmés.*

*Et de quoi croyez-vous que se composait leur escorte ? De trois gaillards en loques, de notre bataillon, couverts de sang, de poussière et de haillons, l'arme sur l'épaule, et ayant l'air de défiler à la parade... Cela me parut admirable ; aussi j'emboîtai le pas, pour fermer la marche ; et c'est ainsi que j'arrivai au poste de secours. Mais j'avais beau marcher derrière six cents boches, il me fut impossible d'égaliser l'air fanfaron des trois gaillards de tête ! »*

**Le 4 enfin**, les Anglais parvinrent, sous une pluie battante, à s'emparer de La Boisselle; puis, dans une série de combats, toujours sous la pluie, entre le 7 et le 15, ils prirent Contalmaison (défendu par la 3e division de la Garde prussienne), Bazentin, Bazentin-le-Grand, la plus grande partie d'Ovillers, le bois des Trônes, Longueval et le bois Delville.

**Le 18**, une contre-attaque allemande, qui donna lieu à des corps à corps sauvages, reprenait le bois Delville et Longueval.

Mais il restait aux mains des troupes de Rawlinson et de Gough, depuis le 1<sup>er</sup> juillet, plus de 10000 prisonniers.

### L'AVANCE FRANÇAISE

Dans ce même temps, les Français, sous le commandement énergique et précis du général Fayolle, avaient continué leur avance rapide.

**Le 2 juillet**, les coloniaux s'emparaient de Frise, du bois de Méréaucourt et d'Herbécourt

**Le 3**, de Buscourt, du bois du Chapitre, de Flaucourt et d'Assevillers.

**Le 4**, de Belloy-en-Santerre et **d'Estrées**.

Hem tomba **le 5**, ainsi que la fameuse Ferme de Monaco, Hardecourt-aux-Bois le 8, Biaches le 9 : les succès se suivaient au nord comme au sud du fleuve ; le 10, ce fut la



Maisonnette, puis le fortin de Biaches, où pénétra un officier du **164<sup>e</sup> régiment d'infanterie** (le capitaine Vincendon), qui, avec huit hommes, fit prisonnière toute la compagnie allemande.

Nous étions aux abords de Barleux, et Péronne était menacé de près ; la ville était là, en face : il n'y avait plus que le canal et le fleuve à franchir.

Les Allemands le comprirent si bien qu'à cette date ils reculèrent leur tête de ligne du chemin de fer de Péronne à Chaulnes.

En résumé, en dix jours, la 6<sup>e</sup> Armée française, sur un front de près de vingt kilomètres, avait progressé sur une profondeur qui atteignait en certains points, dix kilomètres. Elle était maîtresse, entièrement, du plateau de Flaucourt qui lui avait été assigné comme objectif et qui constituait la principale défense de Péronne. Elle avait fait, enfin, presque sans pertes, 12000 prisonniers, pris 85 canons, 26 minenwerfer, 100 mitrailleuses, un matériel considérable : c'était le plus beau succès obtenu depuis la Marne.

Le moment est peut-être venu de dire ici quelques mots d'Amiens

Amiens était à environ 35 kilomètres du front. Pendant le printemps et le début de l'été, tandis que se préparait la bataille et que, par précaution, pour le cas de bombardement ennemi, on déposait les vitraux de la cathédrale et de quelques autres églises, on emmaillottait les portails, on enlevait toiles précieuses et objets d'art, la ville offrit le spectacle d'une joyeuse ripaille, de jour et de nuit.

Chaque soir, quand il faisait beau - et mai et juin 1916 furent très beaux - on se serait cru, à partir de cinq heures, un jour de fête nationale.

Les bouges abondaient ; les prix, à cause des Anglais, étaient partout exorbitants ; le commerce local faisait fortune. Fin juin, quelques jours avant l'attaque, on « révacua » pas

mal de gens qui n'étaient là que pour leur plaisir - ou pour le plaisir des autres ; et beaucoup aussi plièrent bagage, d'eux-mêmes, en entendant les grondements lointains des canons : la gare, pendant une semaine, fut toute grouillante de cet exode ...  
Puis, l'alerte passée, dans le début de juillet, tout le monde revint ; et la fête recommença, avec, peut-être, quelque chose de moins nerveux et de plus solidement gai.  
La ville n'avait subi, par obus ennemis, aucun dommage sérieux. »

Les Allemands se ressaisissent.

Les Allemands avaient été surpris : ils se ressaisirent vite ; et, retirant alors de la Meuse divisions sur divisions - et renonçant, par conséquent, à Verdun - ils commencèrent à opposer, sur toute la ligne, une résistance acharnée.

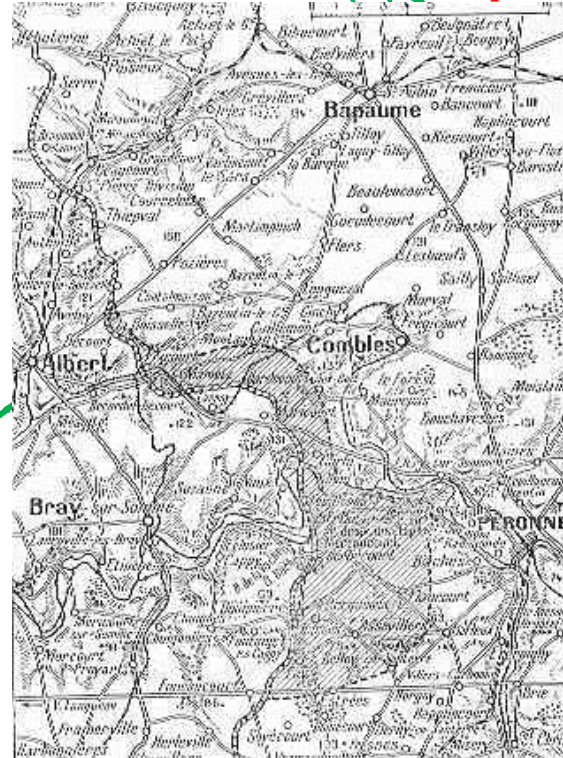
**C'est le 20 juillet 1916 que tombe, MPF, Marcel MASSABIE, du 23° RI, dans les combats de Hem.**

**Au 20 juillet, ils avaient amené en renfort plus de 300000 hommes.**

**Le temps des actions rapides était passé : nous allions retomber dans la bataille d'usure.**

Merci ☑

### BATAILLE DE LA SOMME... 1<sup>re</sup> partie



### OPERATIONS AU NORD DE LA SOMME

À 7 h. 30 du matin, le 1er juillet, le corps français chargé d'opérer au Nord de la Somme, en liaison avec l'armée britannique, partit à l'attaque. Il avait à conquérir sur un front de 5 kilomètres environ les premières positions allemandes, faites de trois et quatre lignes de

tranchées, reliées par des boyaux nombreux avec des boqueteaux organisés et le village fortifié de Curlu. L'élan fut ce qu'on pouvait attendre de ces troupes d'élite à qui cinq jours d'une préparation d'artillerie intense avaient donné une extraordinaire confiance. D'un bond, les ouvrages allemands furent emportés.

En escaladant, à l'Est du village de Curlu, les pentes d'une falaise crayeuse baptisée le « chapeau de gendarme », les soldats de la classe 16 qui voyaient le feu pour la première fois agitaient leurs mouchoirs et criaient: " Vive la France! "

On arriva aux premières maisons de Curlu et, comme on pénétrait dans le village, des mitrailleuses installées aux abords de l'église se dévoilèrent. Selon les ordres du commandant, on stoppa aussitôt pour reprendre la préparation.

Une demi-heure durant, de 18 heures à 18 h. 30, l'artillerie de destruction fut mise sur le village. A la nuit, l'infanterie française était complètement maîtresse de la place et y repoussait trois contre-attaques parties de la direction d'Hardecourt et fauchées par nos barrages. Les trois journées suivantes furent d'installation et d'organisation.

**Le 5 juillet à 7 heures du matin, les fantassins du 20e corps attaquent de nouveau afin de conquérir le village de Hem et le plateau au Nord. A 8 h, 30, les tranchées allemandes jusqu'aux abords de la route de Péronne étaient occupées.**

**A 10 h 55, nous étions en possession de la plus grande partie de Hem;** à 19 heures, les dernières maisons où quelques troupes avaient essayé de résister étaient libres d'ennemis.

Nous occupions également, en dépit des efforts des Allemands, les petits bois du mouvement de terrain au Nord de Curlu. Durant ce temps, nos vaillants alliés britanniques soutenaient à notre gauche de très durs combats. Ils avaient successivement emporté Mametz, Montauban et le bois de Bernafay. Le 7 juillet au matin, ils annoncèrent qu'ils attaqueraient le lendemain le bois des Trônes, voisin de nos lignes. Le général commandant la division française qui opérait à côté d'eux jugea que c'était un acte de "camaraderie militaire " de marcher à la bataille avec nos alliés et il marcha. Le 8 juillet, à 10 h 10, ses fantassins sortis de leurs tranchées à 9 h. 30 avaient occupé et dépassé Hardecourt-aux-Bois et y rejetaient deux contre-attaques débouchant de Maurepas. A 14 h 20, les Anglais, qui s'étaient élancés pour la seconde fois avec un superbe courage sur les ouvrages allemands, prenaient les deux tiers du bois des Trônes. Ils avaient été appuyés dans leur mouvement par le feu de notre artillerie, et la journée méritait de demeurer comme le témoignage d'une fraternité d'armes resserrée chaque jour devant l'ennemi commun. Depuis cette date, tandis que l'armée anglaise poursuivait de brillants succès, les troupes françaises au Nord de la Somme ont organisé leurs conquêtes et préparé le terrain pour les combats futurs.

### OPÉRATIONS AU SUD DE LA SOMME

Au Sud de la rivière, des abords de Frise jusqu'en face du village d'Estrées, c'est à 9 h,30 du matin, seulement que fut lancée l'attaque du 1er juillet. Comme dans le secteur Nord, elle atteignit en quelques heures tous les objectifs fixés. Comme au Nord, l'entrain des troupes avait été remarquable, le travail de l'artillerie si complet qu'il n'était pas un mètre de terre de la première position allemande qui n'ait été battu et retourné par les explosifs. Les villages étaient décombres; le sol et les tranchées, un chaos. Les troupes coloniales s'étaient jetées en avant avec leur ardeur coutumière, et, cependant cette ardeur avait été réfléchie et méthodique, partout contenue par la prévoyance des chefs. Plus au Sud, on avait vu des régiments d'une autre origine, faits de réservistes bretons, courir à l'Allemand avec un entrain de jeunes gens. Maintes fois dans cette guerre, ils avaient fait leurs preuves et déjà ils s'étaient distingués à Quennevières à côté des zouaves; mais on aurait pu imaginer que ces hommes à

l'allure calme, accoutumés certes à vivre sous les bombardements constants et prêts à tous les sacrifices, n'auraient plus, pour se transformer en vaillants rapides, les moyens de la jeunesse. C'eût été ne pas connaître les ressources extraordinaires de leurs tempéraments.

Selon ce qu'avait déclaré aux premiers mois de la guerre le général en chef, ces hommes ont prouvé qu'il n'y a pas de différence entre les troupes actives et la réserve.

Ces vétérans ont marché comme les recrues de la classe 16.

A 9 heures, ils ont fait demander à leurs chefs de partir en chantant la Marseillaise; à 9 h. 30, ils se sont élancés par sections alignées, comme à la manœuvre. Le soir du 1er juillet, la première position allemande, depuis les abords de Frise jusqu'aux lisières d'Estrées, était enlevée.

Les villages de Dompierre, Becquincourt et Fay étaient occupés par les Français et la progression continuait avec la méthode fixée : destruction par l'artillerie, action de l'infanterie, occupation du terrain, organisation.

Le 2 juillet, dans le secteur Sud, l'infanterie s'avancait en fin de matinée pour déborder Frise; à midi le village était à nous; on y découvrait une batterie de 77 en bon état, et nos troupes, poursuivant leur mouvement, atteignaient la corne Nord-Est du bois de Méreaucourt, tandis que les éléments voisins, ayant enlevé en quelques minutes la tranchée allemande reliant ce même bois au village d'Herbécourt, l'encerclaient complètement.

Plus bas, Herbécourt avait été débordé par le Nord; une compagnie avait traversé le village par la rue principale, une autre s'était installée aux lisières Est où, une heure après le départ de l'attaque, des feux de Bengale brûlaient sur les ruines de la dernière maison.

A la nuit, nous tenions l'ensemble du système de défenses entourant Herbécourt et le reliant au point d'appui d'Assevillers, aux abords duquel nous étions établis.

Plus au Sud, poursuivant nos progrès devant Estrées, nous enlevions un bois transformé en réduit. Assevillers et Flaucourt étaient à nous le 3. Le 4 au matin, des patrouilles de cavaliers s'avancant jusqu'auprès de Barleux avaient signalé une forte occupation.

Malgré la résistance acharnée des Allemands, la légion étrangère emportait, le 4, Belloy-en-Santerre et les troupes voisines occupaient Estrées. Le 5 fut une journée de contre-attaques.

Mais, aussi bien contre Belloy que contre Estrées, les efforts de l'ennemi, qu'ils fussent de nuit ou qu'ils fussent de Jour, ont été inutiles.

Ils n'ont pas arrêté l'exécution de notre programme.

Le 9 juillet, le village de Biaches était pris, le 10 nous tenions la Maissonnette, le meilleur observatoire de la région, d'où l'on voit tout ce qui se passe du côté de Péronne et le bois au Nord.

Les pertes allemandes avaient été énormes.

Dans la seule région de Biaches, un régiment entier a été exterminé; un bataillon d'un autre régiment a eu le même sort. D'innombrables cadavres sont demeurés sur le terrain. Au Sud, la progression française a été moins profonde et nous nous sommes cantonnés aux environs d'Estrées.

Mais la part des troupes de ce secteur, dans la bataille, n'a été ni moins honorable, ni moins importante que celle de leurs voisins. Elle a été exactement ce qu'a voulu le commandement.

Depuis le 2 juillet, notre front marque à la sortie de Foucaucourt un rabattement sur la route Amiens-Saint-Quentin entre Foucaucourt et Estrées, et ce rabattement a été exécuté par une brillante manœuvre.

Sortir des tranchées face à l'Est, amorcer le mouvement tournant face au Sud, c'était permettre aux troupes plus au Nord de continuer chaque jour leur avance; c'était, si elles devaient stopper, les garantir de toute surprise.

Mais c'était aussi, pour ceux qui recevaient ce rôle, rester sous la menace des batteries éloignées puisque l'objectif était ici plus limité, et s'exposer encore au feu d'enfilade des

batteries du Sud; c'était la contre-attaque de flanc possible dans un mouvement tournant; c'était enfin un problème tactique difficile et une opération indispensable à réussir.

L'opération a réussi parce qu'elle a été conduite avec une parfaite méthode, et les troupes qui l'ont exécutée sont prêtes pour de prochains combats.

Ainsi, en moins de quinze jours, les troupes françaises ont pu, sur 16 kilomètres de front et une profondeur maxima de 10 kilomètres, enlever aux Allemands 80 kilomètres carrés d'organisations de tous genres: tranchées, villages fortifiés, carrières pareilles à des forteresses, bois transformés en réduits.

Elles ont déjà trouvé sur le champ de bataille 85 canons dont plusieurs de gros calibre, une centaine de mitrailleuses, 26 minenwerfers, un matériel considérable; et un butin impossible à évaluer demeure sur le terrain conquis. Elles ont pris 235 officiers et 12.000 hommes... Et c'est le commencement de la bataille.

### Sur le front britannique avant l'offensive



Un abri en seconde ligne



Le général Pertab Singh et des officiers de sa suite

L'offensive anglaise fut préparée minutieusement et quand le bombardement commença, les braves "Tommies" ne dissimulaient pas leur joie de marcher au combat. Une accalmie relative sur le front britannique avait permis à nos alliés de mettre leurs positions en état de défense.

Voici un abri-type de leurs secondes lignes. Au-dessous, le lieutenant-général sir Pertab Singh le fameux commandant des troupes hindoues, est vu avec, de gauche à droite : son fils, un rajah, un français et un Anglais.



## LA BATAILLE DE LA SOMME... 2eme partie

### Dans Dompierre au lendemain de l'attaque



Un blessé traverse le village



Une tranchée allemande bouleversée

Le village de Dompierre qui, avant la guerre, comptait 625 habitants, est l'un des premiers tombés dans nos mains dès le début de l'offensive en Picardie. C'est aussi l'un des plus ravagés. Ces photos prises sous le bombardement tandis que se poursuivait l'avance sur Flaucourt et Assevillers, représentent un blessé ramené vers l'arrière par un camarade; derrière lui des voitures d'ambulance. En bas, une tranchée ennemie détruite par nos obus; sur le parapet a déjà été planté un écriteau français.

## LA BATAILLE DE LA SOMME... 3eme partie

### A l'assaut des lignes ennemies bouleversées



Signaux faits à l'artillerie pour qu'elle allonge son tir



### L'infanterie part à l'assaut

Ces photographies prises le 1er juillet devant Dompierre, nous montre le début de l'assaut après le bombardement préparatoire. La fumée n'est pas encore dissipée que les signaleurs, munis de leurs fanions et arrivés et arriver sur les parapets de la première ligne allemande, font signe à notre artillerie d'allonger son tir. Sur la seconde photo, on voit la première vague partir à l'assaut et au premier plan, dans la tranchée ennemie ravagée par nos obus, les renforts prêts à s'élancer.

## LA BATAILLE DE LA SOMME... 4eme partie

### Sur le front britannique après une victoire



### Blessés revenant du combat



**" Tommies " occupant des abris pris à l'ennemi**

Loin de se calmer comme l'espéraient nos ennemis, l'offensive de la Somme a crû en intensité à chacune de ses reprises. Sur le front britannique notamment, les Allemands ont eu à soutenir à Pozières, à Ovillers, à Longueval, à la redoute de Leipzig, du 15 au 22 juillet, des bombardements et des assauts qui les ont obligés à céder des positions fort importantes.

**LA BATAILLE DE LA SOMME...5eme partie**

**Sur les routes du front de la Somme**



**La route interrompue de Péronne**



**Chemin de liaison entre les armées alliées**

\*\*\*\*\*

wikipedia [↗](#)

**BATAILLE DE LA SOMME**

**1<sup>er</sup> juillet 1916**

*Pertes britanniques le 1<sup>er</sup> juillet 1916*

	<b>tués</b>	<b>disparus</b>	<b>blessés</b>	<b>prisonniers</b>	<b>total hors de combat</b>
Officiers	993	26	1 337	12	2 368
Soldats	18 247	2 056	34 156	573	55 032
<b>Total</b>	<b>19 240</b>	<b>2 082</b>	<b>35 493</b>	<b>585</b>	<b>57 400</b>

**Le 1<sup>er</sup> juillet 1916 fut le jour le plus meurtrier de toute l'histoire militaire britannique.**  
À l'issue de la première journée de combat, le bilan pour l'armée britannique était très lourd : 57 400 hommes étaient hors de combat soit près de 18 % de l'effectif engagé (320 000 hommes). Certaines unités étaient quasiment anéanties comme le Régiment royal de Terre-Neuve qui eut 801 hommes mis hors de combat sur un effectif de 865, soit 92 % des effectifs.  
Du côté allemand, les pertes sont estimées à 6 000 hommes.

- 1 437 pour les Français (contre 1 250 pendant la bataille de Verdun qui dura 302 jours).

**La durée de la Bataille de la Somme fut de 141 jours.**

***PERTES HUMAINES PENDANT LA BATAILLE DE LA SOMME (1916)***

	<b>Armée allemande</b>	<b>Armée britannique</b>	<b>Armée française</b>	<b>Total belligérants</b>
<b>morts et disparus</b>	170 100	206 282	66 688	<b>443 070</b>
<b>blessés</b>	267 222	213 372	135 879	<b>616 473</b>
<b>total</b>	437 222	419 654	202 567	<b>1 059 543</b>

**Conséquences**

Malgré les très faibles gains territoriaux, les Allemands ont été très impressionnés par le bombardement de préparation des Alliés. C'est à la suite de la bataille de la Somme que le haut-commandement allemand décide la guerre sous-marine à outrance, ce qui a pour effet de provoquer l'entrée en guerre des États-Unis (à la suite du naufrage du *Lusitania*) et ainsi le basculement du rapport de forces.

Le 24 février 1917, l'armée allemande effectue une retraite stratégique, en détruisant tout derrière elle, afin de raccourcir sa ligne de défense sur la ligne Hindenburg

\*\*\*\*\*

LES GRENIERS DE LUZÉCH